

Ksour et Oasis

Michel Antar



Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

- I. Brézina. — Marcel Palat
- II. El Abiod-Sidi-Cheikh. — Passage des caravanes. — Les oasis sahariennes
- III. Exploration des oasis
- IV. Conquête des oasis
- V. La Koubba de Sidi-Cheikh. — La mort de Si Kaddour ben Hamza
- VI. Chasse aux gazelles
- VII. El Kheroua-Benoud. — Combats singuliers à la façon d'Homère
- VIII. Bou Amama et l'insurrection de 1881
- IX.
- X. Chez le caïd Slimane. — Chasse aux mouflons
- XI. Les Arbaouat. — Ain Khorima. — Si el hadj ben Amour. — Kerahda. — La montagne de sel. — La pierre écrite. — Ksar el Ahmar. — Méchéria. — Gèryville

I

Brézina. — Marcel Palat.

« ... Grâce à une permission de quinze jours que l'on vient de m'accorder, je compte partir de Géryville le 16 novembre pour l'oasis de Brézina, arriver ensuite à El Abiod Sidi Cheikh au moment du passage des caravanes, enfin revenir par Chellala. Que vous dit cette tournée-là, René ?

— Oh ! cher monsieur, vous voudriez bien le moi pour compagnon ?

— Si le commandant y consent ? mais certainement !

— Je cours le lui demander. »

Et mon oncle m'a répondu :

« À M. Naimon je te confie sans la moindre inquiétude ; j'ai en lui la plus entière confiance. »

Ainsi se décida pour moi cette nouvelle excursion. Entre nous, je crois que, tout au fond, mon oncle ne désirait qu'à moitié courir un « bled » qu'il connaissait si bien ; mais il avait songé à moi quand même, et cette histoire de permission a dû être une affaire arrangée entre lui et M. Naimon, pour lequel il a une profonde estime et une véritable affection.

16 *novembre*. — Départ avec le même convoi que dans la tournée précédente. Notre escorte était simplement augmentée de Tiout et de Leïla, les deux sloughis. Derrière nous, Congo et Gourari chantaient dans un ton mineur. Gourari et Congo semblaient, comme nous-mêmes, heureux de partir.

Nous nous dirigeâmes cette fois vers le « col de Ghassoul », une des trois grandes inflexions de la haute muraille formée par le Bou-Berga, l'Oustani et le Ksell.

Après Ghassoul, où nous n'avons fait que passer, nous pénétrons dans un pays à l'aspect de plus en plus tourmenté.

Déjeuner près du *Kheneg el Temar*^[1]. En cet endroit, conte-t-on, une caravane fut obligée d'abandonner tout son chargement de dattes. Le défilé, rendu glissant par la pluie, ne put jamais être franchi par les chameaux : ils s'abattaient, incapables d'avancer sur ces sortes de dalles. Il fallut les décharger, puis attendre, campés dans le bas, que le mauvais temps eût pris fin. Quinze jours plus tard seulement, la caravane put continuer sa route.

Trois oliviers sauvages sont groupés au bas même de la descente. Des murailles de pierres sèches en contournent le pied ; des loques multicolores, des bandes de cotonnades sales en ornent les branches les plus basses. À quoi ces arbres doivent-ils d'avoir été sacrés « marabouts » ? Quel saint homme s'est arrêté autrefois à leur ombre ? Quel auguste personnage a fait la sieste sous leur abri ? Nul des gens interrogés n'a pu me le dire. Peut-être fut-ce Sidi-Cheikh lui-même ; peut-être seulement un de ses enfants. Le nom de celui-là s'est perdu, et cependant son souvenir, bienfaisant quoique vague, suffit pour sauver ces arbres d'un anéantissement certain. Car pas de race plus destructrice que celle du nomade. Toujours en mouvement, il ne demeure nulle part. Ce qu'il trouve, il n'en use pas seulement, il le détruit. Demain il n'y aura plus rien ! Peu lui importe ; il sera déjà loin. Quant à prévoir que, dans un avenir plus ou moins rapproché, il pourra souffrir de ce qu'il a fait, il n'en est point capable. Hélas ! pourquoi les marabouts et les augustes personnages ne s'arrêtaient-ils pas toujours sous les arbres, alors qu'il y en avait en Algérie ? Peut-être y aurions-nous des forêts aujourd'hui !

Après avoir longé, à travers un plateau dénudé, une de ces rivières qui contribuent à former l'oued Seggueur, nous sommes descendus dans son large lit de sable par un étroit escalier, grossièrement taillé dans le roc. De ce fond, quel décor grandiose sous nos yeux ! À gauche, à droite, les murailles à pic de hautes falaises ; devant nous la montagne, fendue comme par quelque gigantesque Durandal, et offrant, par une colossale brèche dont les eaux ont poli les parois dans le bas, un large passage à la rivière.

« La porte du désert ! » s'écrièrent nos soldats, lorsqu'ils guerroyèrent dans ces parages, en 1855, car ils étaient hantés par l'idée du Sahara, qu'ils

pensaient atteindre bientôt.

Kheneg el arouïa^[2], prétendent les gens du pays ; et ils narrent qu'un mouflon, serré de près par des chasseurs, parvint, d'un bond désespéré par-dessus l'immense trou béant, à échapper aux poursuites.

Un détour pénible nous amena de l'autre côté de cette porte, que ne nous avait pas permis de franchir directement une mare d'eau sans fond, donnant entre ses montants, et aussi de dangereux sables mouvants où, dit-on, disparut plus d'un chameau.

Après quoi ce fut encore la montagne. Sans fin se succédaient les hauteurs et les ravins, les escalades et les descentes : route désespérante et la plus triste que l'on pût trouver, sans autre horizon que les pierres et le rocher.

Soudainement, après une dernière hauteur gracieuse, jaillissait pour ainsi dire devant nos yeux un spectacle merveilleux et tel que je n'en eusse jamais imaginé de pareil.

Brézina, la séduisante oasis, était là, couchée à nos pieds, blottie, comme pour se garer des vents de sable, contre une forêt de palmiers aux troncs élancés, au feuillage d'un vert légèrement bleuté, égayé par en dessous de l'or clair des régimes de dattes retombant en grappes.

Les maisons, en briques d'argile rousse, la construction européenne du grand Si Hamza, qui les domine, la mosquée au minaret blanc, les quelques ruines éparses, tout enfin se revêtait, sous la caresse du soleil couchant, d'un coloris chaud, harmonieux et doré.

Au delà, c'était le désert, l'infini nu et plat. Au loin, cependant, deux « gour »^[3] s'y découpaient sur l'horizon, séparés par une large baie : telles deux forteresses jumelles, gardiennes de l'oasis, orgueilleusement dressées sur leurs bases carrées.

Ainsi se trouvaient rassemblées dans un même tableau la plaine désertique, avec les accidents tout particuliers de son sol, et l'oasis, qui en est comme la splendeur et le joyau.

De ma vie je n'oublierai Brézina, ses gour et ses palmiers.

Nous arrachant enfin à cette vision unique, nous nous sommes dirigés vers le village.

Si Ahmed, fils aîné du bachagha Si ed Dine, nous attendait devant la porte principale. Tandis qu'il déchiffrait une lettre que m'avait remise pour lui son frère Mohammed, une de mes connaissances de Géryville, je le dévisageais : guère de ressemblance avec son frère ; une expression peu intelligente, non dénuée de ruse pourtant.

Il nous a reçus fort généreusement : ces seigneurs arabes ont conservé intactes les grandes et simples traditions hospitalières de la vie patriarcale.

À l'intérieur du ksar, nous avons retrouvé la déception habituelle, beaucoup moins forte cependant, car les rues et les maisons présentaient une relative apparence de propreté.

Bien qu'un peu fatigué par les quatre-vingts kilomètres parcourus, j'avais hâte de voir des palmiers. J'entraînai donc M. Naimon du côté des jardins.

De partout s'élançaient les dattiers aux troncs écailleux, droits ou tors, terminés par les aigrettes de palmes épanouies au-dessus des régimes jaunes. Qu'ils ressemblaient peu à ce que j'avais vu jusque-là, depuis les plantes étiolées, ornement de notre salon, jusqu'aux palmiers en zinc de la « promenade des Anglais », à Nice. Il paraît qu'on ne se lasse jamais de les voir. Cela se comprend d'autant plus qu'ils ne poussent que dans le désert, où l'on traverse parfois d'immenses espaces avant de pouvoir trouver un seul arbre.

Le palmier est donc le symbole du repos, de la sécurité, en même temps qu'il indique la présence de l'eau, dont la privation ou la mauvaise qualité font tant souffrir.

Faut-il avouer une petite faiblesse personnelle ? Mon plaisir d'être dans une oasis, à l'entrée du désert, était doublé par la pensée que je pourrais sous peu « épater » mes amis par le récit de ce que j'aurais vu. De combien de coudées grandirais-je alors à leurs yeux !...

Que celui qui n'a jamais péché par vanité me jette la première pierre !

Déjà M. Naimon m'arrachait à ces petites préoccupations.

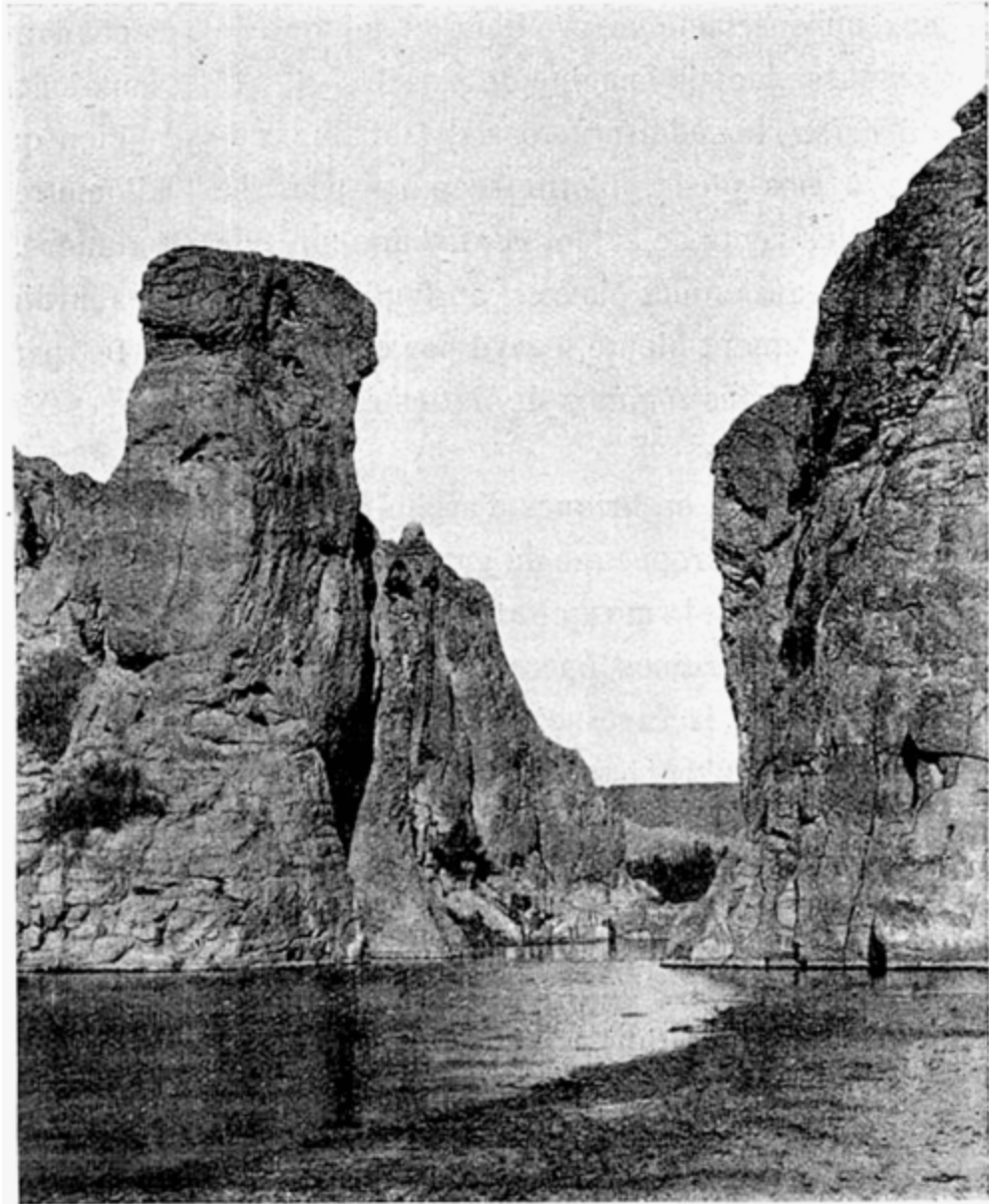
« Brézina, me disait-il, ne compte guère que de huit à dix mille palmiers... c'est une simple réduction d'oasis. Ses dattes hâtives sont excellentes ; les autres ne mûrissent pas entièrement, huit cent trente mètres

étant une altitude trop grande pour ce fruit du soleil. Elles sont pourtant une source de bien-être pour les gens du village.

« Brézina appartient aux Oulad Sidi Cheikh, dont elle forme un des plus beaux fiefs ; c'est leur grenier ; c'est aussi le lieu de rassemblement pour leurs caravanes, comme El Abiod pour les caravanes des Trafis.

« Si Hamza — le Grand, comme on rappelle quelquefois, — y possédait une maison de commandement.

« Si Kaddour, son fils, y avait fait sa soumission en 1883, et, dans la suite, il venait y prendre le contact avec nos généraux, alors qu'il évitait de se présenter au chef-lieu du cercle.



Kheneg el Arouïa côté nord. (Cliché de M. Letort.)

« D'autres souvenirs se rattachent encore à Brézina... Au fait, avez-vous jamais entendu parler d'un explorateur du nom de Marcel Palat ? »

Sur ma réponse négative, mon ami continua :

« Outre qu'il m'intéressait comme ayant été autrefois officier dans mon régiment, je le connaissais par quelques œuvres littéraires publiées sous le pseudonyme de Marcel Frescaly, lorsque je le vis, vers la fin de 1885, à Géryville, où je venais d'arriver moi-même comme sous-lieutenant. Il y faisait alors ses derniers préparatifs pour un voyage d'exploration qu'il

avait espéré, voulu, de longue date, pour lequel il s'était procuré diverses subventions formant un total de 16 000 francs et qu'il ne devait, malheureusement pour lui, pas achever.

« Son intention primitive fut de remonter depuis Tombouctou jusqu'au Sud oranais par le Sahara. Des difficultés imprévues l'obligèrent au contraire à poursuivre la réalisation de ce projet en partant du Sud oranais pour atteindre ensuite le Soudan. Une chimère, ce voyage entrepris dans d'aussi misérables conditions. Pour le mener à bien, ces temps derniers, il a fallu toute une organisation militaire à MM. Foureau et Lamy. Mais, auparavant, combien d'autres l'avaient essayé en vain ! J'aurai peut être l'occasion, plus tard, de vous en parler.

« Palat comptait, du moins jusqu'à In-Salah, sur la protection que lui avait offerte, à Paris même, Si Hamza, — simple caïd de Stittenne en ce moment-là, et non, comme aujourd'hui, agha d'Aflou, — qui s'était formellement offert pour l'accompagner lui-même à travers le Touat, en même temps que fait fort de décider son oncle, Si Kaddour, à marcher avec eux. Et, à Géryville, il venait lui rappeler ces promesses, capitales pour le succès de son aventure.

« Hélas ! le Si Hamza de Géryville n'était pas le Si Hamza de Paris. Rien ne lui coûta, ni les attermolements calculés, ni les lenteurs voulues.

« Si Hamza éluda ses engagements antérieurs sous divers prétextes, mais en réalité parce qu'avec ce flair tout spécial aux indigènes, nos maîtres en fait de courtoiseries, il avait compris que Palat, malgré ses subventions, n'était point *persona grata* dans le monde officiel^[4] et que, par conséquent il y avait peu à gagner pour qui lui serait agréable.

« Tant de retards, tant de difficultés, dès le début, indices presque certains d'un échec ultérieur, eussent dû détourner le malheureux de pousser plus avant son entreprise. Il persista.

« Le 17 octobre il partit pour Brézina, pensant de là suivre l'oued Seggueur, atteindre El Goléa et se diriger sur le Gourara. Outre son convoi, il n'emmenait qu'un interprète avec lui et un cuisinier nègre du nom de Ferradji.

« — Pars, lui avait dit Si Hamza ; je te rejoindrai à Brézina. »

« Mais il ne le rejoignit point, se contentant d'envoyer à sa place un de ses cousins, personnage de nulle importance.

« — Je ne puis venir comme je l'avais espéré, faisait-il dire ; mon cousin me remplacera jusqu'au Gourara. Là tu trouveras mon oncle, Si Kaddour, prêt à te suivre au Touat et au Tidikelt... »

« Au rendez-vous, fixé pour le 12 décembre, pas de Si Kaddour. « — Sans doute un retard », se dit Palat, qui, jugeant le marabout indispensable à la réussite de ses projets, ralentit sa marche en l'attendant, et traîne d'un village à l'autre, rançonné par tous, un peu moins pourtant que ne le rançonnait son compagnon et protecteur, cousin de Si Hamza.

« Cependant, des nouvelles arrivent : Si Kaddour est en route, son approche est signalée, tel jour on le verra. L'espoir, à cette nouvelle, renaît, les tracasseries sont oubliées.

« On marche à sa rencontre ; le voici ; c'est lui enfin, au milieu de ces flots de poussière soulevée. Le nuage s'arrête soudain, et il en sort... le fils de Si Kaddour avec quelques cavaliers. De graves occupations ont empêché son père de satisfaire le désir de Si Hamza. Quelle déception ! Malgré tout, le sort en est jeté : impossible de reculer après avoir autant avancé ; faute de Si Kaddour, on se contentera de Si Mohammed, et : En avant quand même !

« Palat se remet donc en marche. De ce jour — 25 janvier — il n'a plus donné de ses nouvelles : ce qu'on sait de lui, on le tient de son nègre Ferradji.

« Ses rapports avec Si Mohammed étaient excellents ; la suite du voyage s'annonçait des meilleures, lorsque l'on approcha de Deldoul, refuge de Bou Amama, l'agitateur, depuis la fin de son insurrection de 1881 ^[5]. Sous le prétexte de divisions qui séparent les Oulad Sidi Cheikh Cheraga, dont il est lui-même, et les Gharaba, dont fait partie Bou Amama, Si Mohammed se refuse à traverser ce ksar.

« — Tu ne veux pas m'accompagner à Deldoul ? Soit ; j'irai seul. »

« Audacieusement, Palat se présente à Bou Amama qui l'accueille fort bien ; il reste même son hôte toute une semaine.

« Et, six jours après l'avoir quitté, il est tué, ainsi que son interprète, à quelques journées de marche d'In-Salah.

« Les coupables de cet assassinat, quels furent-ils ?

« Bou Amama, disent les uns !

« C'est à lui, cependant, que l'on doit d'avoir pu rendre les ossements du malheureux officier à sa famille ; ce sont ses cavaliers qui découvrirent le corps, à peine refroidi, aux blessures encore saignantes : il était étendu la face contre le sol et, dérision suprême ! entre ses dents crispées on avait planté l'index coupé à sa main droite [6].

« Bou Amama ne pouvait avoir, en tout cas, aucun intérêt dans cette mort à laquelle, plus que probablement, il ne prit aucune part.

« Les coupables, prétendent d'autres, ce sont des gens du Tidikelt, voleurs ou fanatiques.

« Enfin, d'autres encore pensent que Ferradji lui-même, si miraculeusement échappé, pourrait bien au moins avoir prêté la main à cette affaire. Sans preuves, il me semble difficile de porter une accusation aussi grave. En vérité, on ne sait rien de positif et l'on ne saura probablement jamais rien.

« Ainsi échoua ce voyage d'exploration qui avait si mal débuté. Mais l'Algérie ne resta pas oublieuse ; elle aime à se rappeler le nom de ceux qui ont travaillé pour son bien. Et les choses du Touat et du Tidikelt sont, comme j'aurai peut-être l'occasion de vous le montrer durant notre excursion, intimement liées aux choses du Sud algérien. Tenant compte, dans le cas présent, des intentions plutôt que du résultat, elle a donné le nom de Palat au village de Mellakou, près de Tiaret.

« Mais de ces événements assez récents on doit avoir gardé le souvenir ici. Attendez... »

Hélaçant un des notables accroupis près de la porte du ksar, l'officier demanda :

« Y a-t-il longtemps que tu habites ce village ?

— J'y suis né, seigneur, et ne m'en suis jamais éloigné.

— Ne te souviens-tu pas d'un Français parti de Brézina pour In-Salah, il y a environ dix-sept ans ? Il était accompagné de El Arbi ould Naïmi, des oulad sidi Cheikh. On l'assassina près de Hassi Cheikh.

— Oui, seigneur, je me le rappelle fort bien : il se rasait la tête comme nous ; il portait des vêtements et un burnous comme les nôtres. Il parlait bien l'arabe. Tu coucheras, cette nuit, dans la chambre qu'il habita durant son séjour au milieu de nous. »

Nous finissions de dîner. Je me régalaïs de ces fameuses dattes précoces — oh ! si savoureuses et fondantes !

« Quels sont vos projets pour demain ? interrogea Si Ahmed.

— Nous partirons pour El Abiod par Si el Hadj ed Dine en nous arrêtant à la Gara de Bent el Ghass.

— Bien ; je vous ferai porter en ce dernier endroit une tente et de quoi déjeuner.

— Merci ; impossible d'accepter, Si Ahmed ; tout cela n'est que projet vague ; en réalité nous ignorons ce que nous ferons. »

Et comme, avant de nous endormir, je m'étonnais de la réponse qu'il avait faite au caïd, mon compagnon me répliqua par une boutade :

« Ils sont insupportables à nous suivre pas à pas. Ne vaut-il pas mieux être seuls ? N'avons-nous pas tout ce qu'il nous faut ? À quoi bon aussi leur imposer une corvée inutile ? Demain matin, nous nous reposerons un moment aux premiers gour, douze kilomètres seulement, une promenade ! Puis nous filerons sur Si el Hadj ed Dine et, le soir même, — inchallah ! ^[7] — nous coucherons à El Abiod. »

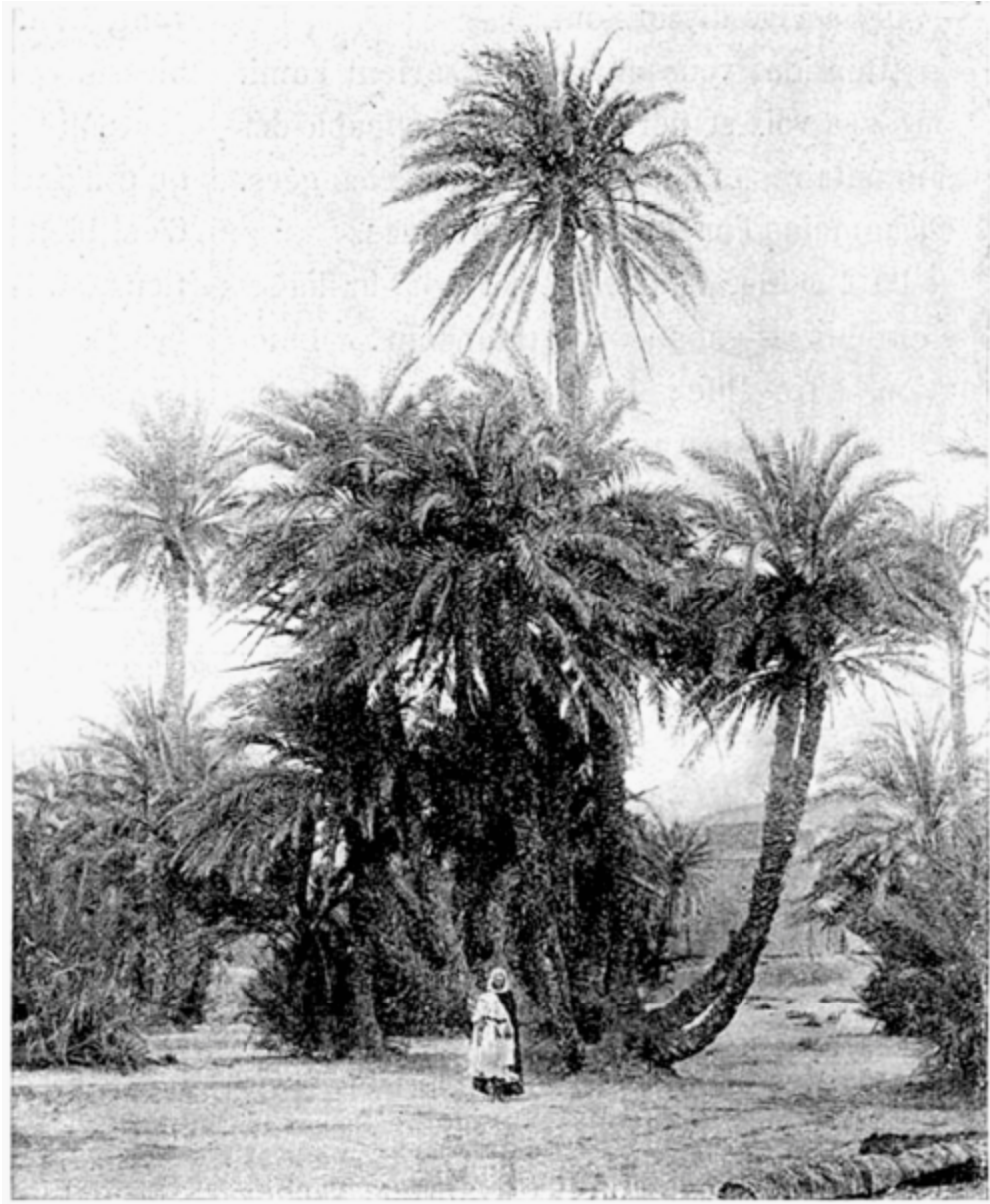
17 novembre. — Au matin, M. Naimon parcourt le village, à la recherche de quelque occasion : beau tapis, curieux bibelot, arme rare. Il déniché un fusil, de travail assez ancien : long canon rayé, fixé au bois par de larges bandes d'argent repoussé ; batterie à pierre assez finement ouvragée ; courte crosse très évidée à sa partie antérieure, avec ornements d'argent et incrustations ; bref, le type classique de l'antique « moukala ^[8] ».

Après d'interminables marchandages, l'accord se fait. Mais, au moment d'emporter l'objet :

« Dis, Mohammed, il n'est pas chargé au moins ?

— Je crois bien que si ; mais il y a tant d'années qu'il n'a pas servi !

— Raison de plus pour que ce soit dangereux : ces fusils-là partent tout seuls. Décharge-le, ou je te le laisse. »



Les palmiers de Brézina. (Cliché de M. Ourson.)

Mohammed se décide. Il emmène un ami hors du ksar, s'arrête à quelques pas de la porte, face aux palmiers, s'arc-boute solidement des jambes, et, se posant horizontalement le fusil sur l'épaule droite, le canon en avant, le maintient des deux mains. Un demi-cercle de curieux se forme derrière lui.

Alors se déroulent quelques scènes d'un comique achevé : un vrai Caran d'Ache.

L'ami verse de la poudre dans le bassinet, s'écarte un peu, allume une bougie, puis :

« Attention, vous autres ! » se rapproche, tendant la bougie à bout de bras.

Le moment est solennel. Les curieux, le regard hypnotisé sur le bassinet, la respiration arrêtée, une forte inquiétude dans les traits, penchent en arrière tant qu'ils le peuvent la tête et le haut du corps.

Au contact de la bougie, « pfft ! », lueur soudaine et très courte de la poudre qui brûle ; rien de plus. On rit ; on se rassure ; on se redresse ; on rétrécit le cercle.

Pour la seconde fois, la poudre est versée, la bougie allumée : pour la seconde fois, l'ami avertit :

« Attention, vous autres ! »

On y prend à peine garde. « Pfft ! » Encore de la flamme, de la fumée ; pas autre chose. Cette fois, on rit franchement ; on met le nez sur l'arme. « Elle est chargée ! — Non ! — Oui ! » Vive discussion.

« Attention, vous autres ! » prévient l'ami. Mais sa voix se perd dans le brouhaha des commentaires et des plaisanteries échangées.

Néanmoins l'opération recommence.

« Pfft ! » fuse la poudre. « Ha-ha-ha-ha ! » se tordent les gens. « Pataratapoum ! » Détonation effroyable ; le fusil est projeté en avant ; en même temps, vendeur, ami, curieux, tous roulent pêle-mêle ; salade de jambes en l'air ; cris ; plaintes ; hurlements.

Tout en pouffant nous nous approchons. Calme subit ; l'un après l'autre tous se relèvent, se tâtent et partent de rire ; pas un blessé.

« Solide, le canon, fait M. Naimon. Dire qu'il n'a pas éclaté avec une pareille charge !... C'est bien tout ce que je voulais. Mohammed, tiens, voilà tes douros ; je prends le fusil. »

MICHEL ANTAR.

(La suite prochainement.)

1. ↑ *Kheneg el Temar*, défilé des dattes.

2. ↑ *El Arouï* (au féminin, *el arouïa*), le mouflon. — *Kheneg el arouïa*, le défilé du mouflon.

3. ↑ *Gour*, au singulier *gara*.

4. ↑ Le projet de Palat était, à bon droit, jugé irréalisable avec les ressources dont il disposait.
5. ↑ Bou Amama est venu s'installer à Figuig, depuis cette époque ; il s'en est éloigné lors de l'approche de la commission de délimitation franco-marocaine, au commencement de 1902.
6. ↑ Vuillot, *Exploration du Sahara*.
7. ↑ *Inchallah* ! s'il plaît à Dieu. — Le futur, dans les verbes arabes, s'exprime par le présent suivi de l'expression Inchallah.
8. ↑ *Moukala*, fusil.

II

El Abiod Sidi Cheikh. — Passage de caravanes. — Les oasis sahariennes

De Brézina jusqu'à El Abiod, la distance n'est pas excessive. Nous l'avons parcourue sans nous hâter, en flânant.

Deux haltes obligatoires nous ont arrêtés.

D'abord aux « gour », ces étranges hauteurs qui profilent sur l'horizon leurs arêtes perpendiculaires, plus droites que les murs des habitations dans les ksour, et dont l'origine est encore peu expliquée : sables amassés par les vents, ou témoins d'un niveau des terres autrefois plus élevées.

Au travers des touffes de « senngha » et de « drinn » qui parsemaient la plaine environnante, nous nous sommes laissé tenter par la chasse, si bien que, le 18, nous n'avons pas poussé plus loin.

Pour des raisons analogues, nous ne dépassâmes pas *Si el Hadj ed Dine*, le lendemain.

C'était autrefois l'emplacement d'une florissante zaouïa de Cheikhia que l'on avait dressée contre le tombeau d'un successeur de Sidi Cheikh, du nom de Si el Hadj ed Dine. Un village s'était groupé autour. Le général de Sonis le détruisit en 1869, après en avoir chassé Si Kaddour qui s'y était réfugié avec ses partisans.

Il ne subsiste plus à présent que les ruines du ksar, le tombeau toujours vénéré du marabout et, à côté, celui de son fils Si ben ed Dine, dans une immense cuvette dont les sables jaunes s'égayent de la verdure de superbes tamarins.

Le 20, nous atteignons enfin la ville sainte des Cheikhia, El Abiod, — ce qui veut dire : « La Blanche ».

Sidi Cheikh s'y était fixé, à cause de la réunion de puits où les caravanes s'arrêtaient pour s'approvisionner d'eau avant de prendre la route de l'Erg.

Il y avait élevé une zaouïa où il accueillait les voyageurs et hospitalisait les malades, en même temps qu'il y fondait son ordre religieux des Cheikhiia.

On l'enterra tout auprès des murs du village, non qu'il eût désigné cet endroit pour sa dernière demeure, mais parce que « telle fut la volonté d'Allah ».

Avant de mourir (à Stittenne), il avait demandé à ses fils d'attacher, dès qu'il aurait rendu le dernier soupir, son corps sur une chamelle blanche, la laissant vaguer à sa guise : où elle s'arrêterait une première fois, ils procéderaient aux ablutions rituelles ; la seconde halte marquerait le lieu de sa sépulture.

Ainsi fut fait. Et la chamelle vint jusqu'à El Abiod, après s'être arrêtée une seule fois auparavant. Elle refusa de marcher plus longtemps.

La légende dit que, arrivée très tard dans la nuit, elle avait été déchargée aussitôt de son précieux fardeau et le corps de Sidi Cheikh fut laissé sur le sol, en attendant le retour du jour. À cette même place, le lendemain, une koubba s'élevait toute blanche, une koubba miraculeuse, dressée pendant la nuit pour abriter la dépouille abandonnée.

Ce tombeau devint un but de pèlerinage. La richesse du ksar s'en accrut et sa popularité aussi. Peu à peu, quatre autres ksour se construisirent et deux zaouïas nouvelles.

Pendant l'insurrection de 1881, le général de Négrier rasa le tout, après avoir fait porter les cendres du marabout à Géryville.

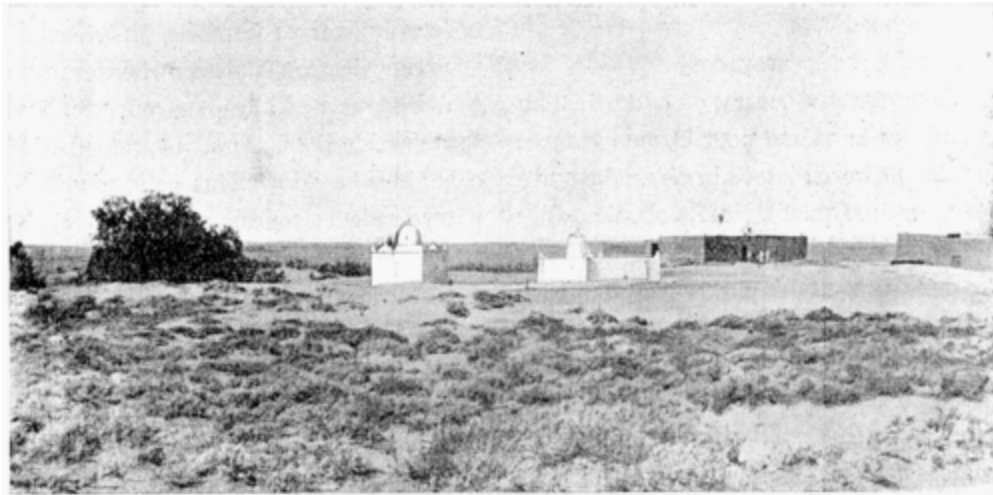
Depuis, les deux ou trois villages se sont relevés de leurs ruines ; le tombeau a été réédifié ; on y a replacé les ossements vénérés, vers lesquels, de nouveau, les pèlerins affluent. Puis, on y a construit un fortin, demeure d'un officier des Affaires indigènes, élevé un hôpital tenu par des Pères Blancs, et même — ô dérision ! — créé un poste de douaniers qui passent leur temps à pêcher des barbillons dans l'oued Gouléïta.

21 novembre. — Pan ! pan ! pan ! pan !

Ce n'est, pas encore le jour lorsque déjà des détonations nous font tressauter sur nos lits : le passage va commencer.

« Debout ! » commande M. Naimon.

Et, quelques moments plus tard, placés de façon à dominer entièrement la cuvette au fond de laquelle se dresse la koubba, nous voici prêts à jouir du spectacle.



SI EL HADJ ED DINE. (Cliché de M. Letort.)

Sur le plateau qui nous fait face, des chameaux garnissent la crête. Des cavaliers, qui les précèdent, se lancent soudain au galop et dévalent à fond de train ; brusquement, devant le monument sacré, ils s'arrêtent, déchargent leurs fusils, se retournent et attendent.

Cependant la première caravane s'ébranle ; lentement elle descend, formée en demi-cercle, le centre en arrière. Isolés au milieu de ce croissant, marchent les deux chameaux de Ziarra^[1]. À cent mètres environ du tombeau, halte générale ; agenouillement, sous les coups de matraque généreusement distribués, des pauvres bêtes destinées à être offertes en présent. Au même instant, nouveau départ des cavaliers, qui, cette fois, galopent sur la caravane elle-même et la pénètrent. À leurs coups de fusil répondent les décharges des chameliers ; à leurs vociférations, les cris des hommes à pied, les you-you aigus des femmes et, dans les tons bas, les lugubres meuglements des chameaux effarés. C'est un tumulte, une mêlée, un désordre indescriptibles, étourdissants.

Le calme enfin repris, marche de tous vers le monument ; remise de la ziarra aux Abid^[2] ; défilé, sous les murs de la koubba, de la caravane, dont

les hommes se détachent pour pénétrer auprès du tombeau et y appeler, sur leurs biens, la protection de Sidi Cheikh.

De la même façon toutes les tribus se succèdent et sans cesse la « poudre parle ». Seul, varie le nombre des chameaux offerts.

En vue de ce jour, chaque tente a « voué », dès le printemps, un certain nombre d'agneaux au saint d'El Abiod. Le produit de leur vente, faite un peu avant le départ au Gourara, a été réuni, par fraction de tribu, pour l'achat de l'offrande annuelle.

Dans quel but ces caravanes ?

Afin de porter au Gourara, où la destination reste toujours la même pour chaque groupe, des produits divers : laines brutes, laines travaillées, grains, sucre, café, bougie, allumettes, que sais-je encore ? et les échanger contre des dattes et des ouvrages de vannerie en fibres de palmier tressées, autrefois même contre des esclaves nègres amenés du Soudan.

À El Abiod se fait la concentration des Trafis^[3] ; à Brézina celle des Oulad Sidi Cheikh Cheraga et des Laghouat du Ksell^[4] ; à Moghar se réunissent les Hamyane^[5].

Toutes ces tribus suivent, pour traverser le Sahara, le lit des rivières : oued Gharbi pour les premières ; pour les Hamyane, l'oued Namouss. Des puits, creusés à des distances parfois très grandes les uns des autres, leur donnent de l'eau en quantité suffisante. Il se développe également, l'hiver, dans ces directions, une végétation assez abondante pour nourrir les chameaux^[6], qui, malgré leur proverbiale sobriété, ne sauraient, pendant les 500 à 600 kilomètres de leur voyage, se passer complètement de boire et de manger.

« Mais, ce Gourara que vous venez de me nommer, qu'est-il donc ? J'en ai entendu, je l'avoue, parler plus d'une fois, sans m'en avoir pu, jusqu'à présent, faire une idée exacte. Où le placez-vous au juste ? Quels pays traverse-t-on pour y aller ?...

— Le versant méridional de la chaîne saharienne se compose d'une succession de pentes, d'aspect très varié.

Vous en avez vu la partie supérieure. Vous vous rappelez ces falaises rocheuses, ces descentes rapides et abruptes coupées de ravins sauvages, de

lits de torrents profonds, infranchissables en de certains points ; toute cette nature rude et tourmentée enfin, qui s'étend depuis la ligne de partage des eaux jusqu'à Tadjerouna, Brézina, El Abiod ?

Eh bien, plus bas, ces pentes s'adoucissent, se transforment en une série de plateaux qui s'abaissent insensiblement vers le sud. Tantôt une végétation maigre et rare y est clairsemée ; tantôt ce sont de vastes étendues couvertes de pierres, de galets noirs serrés, que l'on appelle *Hamada*.

Là, les torrents, les oueds se rapprochent, se rejoignent, se groupent en quelques larges artères au lit de sable. Ce sont, en allant de l'est à l'ouest : l'oued Zergoun, que vous avez longé près de Tadjerouna ; l'oued Seggueur, de Brézina ; l'oued Gharbi, qui prend naissance aux Arbaouat et passe ici même ; l'oued Namouss, lequel, venu de Moghar, coule droit au sud.

Dans ces rivières, à sec une grande partie de l'année, roulent, pendant la saison des pluies, des eaux très abondantes, qui vont se perdre sous les sables, laissant derrière elles, dans les dayas successives, des « ghedirs », qui en gardent une petite partie pendant l'hiver, et parfois même jusqu'à la fin du printemps.

Au sud de ces plateaux pierreux ou dénudés s'étend une bande de sables, de largeur variable, que l'on appelle l'Erg^[7]. Sa vue seule ^[7]impressionne tellement que les Arabes eux-mêmes le surnomment le « Pays de la Peur », le « Pays du Fusil ». Les Européens qui l'ont traversé n'ont su mieux en rendre l'aspect qu'en le comparant à une mer démontée soudainement figée.

Dans l'Erg, les rivières conservent un cours souterrain ; c'est ce qui explique la végétation relativement puissante de leur lit pendant l'hiver, et la facilité, relative aussi, avec laquelle on y atteint la nappe d'eau dans les puits creusés.

D'après les vieilles légendes sahariennes, il n'en aurait pas été toujours ainsi ; les eaux y devaient couler à découvert et rendre le pays très fertile. Sans doute les rivières furent-elles comblées peu à peu par les sables, les cailloux et les alluvions entraînés.

De l'autre côté de ce désert inhabité, de ces sables mouvants, de ces dunes arides, elles se réunissent tout à fait, en se déversant dans la *Sebka du Gourara*, grande dépression analogue aux chott, à sec en été, recouverte par

places, en hiver, d'une légère couche d'eau salée. Sur les bords de ce lac s'échelonnent les oasis du *Gourara*.

Ainsi, au sortir d'une nature effrayante, épouvantable, on entre sans transition dans une région fertile, où s'élèvent de verdoyantes oasis, où de riants jardins entourent des villages populeux. Mais les eaux souterraines de la Sebka ont pour déversoir commun l'oued Messaoura^[8] qui, après avoir contourné l'Erg à l'ouest, vient longer le sud de la région gourarienne.

Avant que ce large fleuve aille se perdre dans le grand Sahara, il fertilise, sur sa rive gauche, au sud du Gourara, un second groupe d'oasis — le *Touat*.

Enfin, des montagnes du Tadmit, ceinture orientale de la vallée de l'oued Messaoura, d'autres rivières descendent, qui coulent à ciel ouvert et arrosent, à l'est du Touat, le groupe des oasis du *Tidikelt*.

Dans toutes ces contrées, l'eau se trouve en abondance et très près de la surface du sol. Les indigènes la font circuler à travers les jardins, après l'avoir amenée dans les « *seguias* » au moyen de puits à bascule qui sont, à vrai dire, des pompes primitives. Ils emploient aussi, surtout dans les oasis en pente, un système d'irrigation plus compliqué, mais fort ingénieux, la *foggara*. Ils creusent d'abord une série de puits à même hauteur dans la partie la plus élevée, et en relient les fonds par des canaux souterrains. Ils forment ainsi une source factice aboutissant à l'extérieur au moyen d'autres puits, également reliés par des canaux et creusés par séries les uns au-dessous des autres. Canalisées à leur sortie, les eaux se distribuent dans les diverses propriétés, suivant certains usages et certaines règles acceptés par tous.

Les cultures obtenues ainsi ne manquent pas de diversité.

« Indépendamment des palmiers, qui fournissent des dattes d'excellente qualité, et sous la protection de leur ombre, les productions des jardins sont assez variées. Comme arbres fruitiers, on y constate : figuiers, grenadiers, abricotiers, pêchers, pruniers, cognassiers.

« Comme légumes : oignons, navets, choux, fèves, carottes, citrouilles, melons, tomates, aubergines, courges, poivrons.

« Il y pousse aussi une luzerne servant à la nourriture des chèvres, quelques cotonniers et du tabac^[9]. »

Le chiffre de palmiers cultivés se montait, il y a quelques années, à plus de sept millions.

Gourara, Touat et Tidikelt comprennent chacun une certaine quantité de districts, formés eux-mêmes d'un nombre variable de ksour.

Le tableau ci-dessous résume, sur la région touatienne, quelques renseignements statistiques que M. Naimon a bien voulu extraire pour moi d'un livre qu'il estime fort, mais que je n'ai pas eu le courage de lire, tellement je l'ai trouvé aride. Il paraît cependant que c'est un des plus importants ouvrages qui aient été publiés sur le Sahara^[10], avant la conquête des oasis.

	Nombre de districts.	Nombre de ksour.	Population	Nombre de palmiers cultivés.
Gourara	12	112	80 000	2 500 000
Touat	10	156	100 000	3 000 000
Tidikelt	6	52	23 000	1 500 000
Totaux	28	320	203 000	7 000 000

La population totale des oasis sahariennes serait donc d'environ deux cent trois mille habitants. Elle se compose d'Arabes, de Zenata (Berbères refoulés par les Arabes), de Harratin (sang mêlé arabe et nègre), enfin de nègres. Les Touareg, surtout les Ahaggar ou Hoggar, en forment la population flottante.

L'élément arabe domine au Tidikelt seulement ; mais il est cependant partout très important.

Ces diverses races étaient autrefois, et sont sans doute encore à présent, groupées en deux partis politiques opposés : les Shamed et les Solliane — quelque chose comme les Guelfes et les Gibelins de notre moyen âge — et dont l'origine remonte à l'invasion arabe hilalienne.

MICHEL ANTAR.

(La suite prochainement.)

1. ↑ Ziarra, offrande.

2. ↑ Les *Abid* (au singulier *Abd*) sont des serviteurs nègres dont les familles furent instituées gardiennes du tombeau de Sidi Cheikh.

3. ↑ Les *Trafis*, serviteurs religieux des Oulad Sidi Cheikh Gharaba, descendent des premiers serviteurs amenés par les ancêtres de Sidi Cheikh, lors de leur immigration de la Tunisie dans le Sud oranais.
4. ↑ Les *Laghouat du Ksell* sont une réunion de tribus qui subissent l'influence des Oulad Sidi Cheikh Cheraga.
5. ↑ Les *Hamyane* forment la plus importante réunion de tribus du cercle de Méchéria.
6. ↑ Le mot de chameau est impropre, bien qu'adopté par l'usage, le chameau véritable ayant deux bosses ; il s'agit ici, en réalité, du dromadaire, qui n'en a qu'une.
7. ↑ Le mot *Erg* (au pluriel *Areg*) veut dire littéralement veine. Les Arabes ont donc comparé les dunes de sables à des veines successives. L'Erg, déjà très large à l'ouest, atteint sa largeur maxima au sud d'El Abiod, et sa largeur minima près d'El Goléa.
8. ↑ L'*oued Messaoura*, formé près d'Igli par la rencontre de l'oued Zousfana, venu d'Aïn-Sefra, et de l'oued Guir, sorti du Maroc, se nomme aussi oued Saoura, oued Messaoud.
9. ↑ *L'Exploration du Gourara*, par M. Flamand.
10. ↑ *L'Extrême Sud de l'Algérie*, par le commandant Deporter. Bien avant lui, le commandant de Colomb avait publié une étude par renseignements, avec une carte des *Oasis sahariennes*.

III

Exploration des oasis.

« Mais, fis-je, ces oasis, y a-t-il longtemps qu'on les connaît ?

— Lorsque notre domination s'étendit jusqu'aux Hauts-Plateaux, nous pensions être arrivés à l'entrée du désert. Le traité signé le 18 mars 1845 avec le Maroc fournit à cet égard les preuves de notre ignorance réelle, à nous Français, et de l'ignorance voulue des Marocains. »

Ce traité, qui servait encore il y a un an^[1] de base aux prétentions des deux pays limitrophes, supposait l'Algérie coupée en quatre tranches horizontales, dont la plus supérieure — le Tell — était jugée seule digne d'une délimitation précise. Pour la seconde, dénommée Sahara, et comprenant les Hauts-Plateaux et les Chott, on se contentait de déclarer : « telles tribus seront françaises ; telles autres marocaines ». On divisait de même la région des Ksour, qui formait la troisième zone, en villages de l'une ou de l'autre nation. Enfin, on ajoutait :

« ARTICLE 6. — Quant au pays qui est au sud des Ksour des deux gouvernements, comme il n'y a pas d'eau, qu'*il est inhabitable*, et que c'est le désert proprement dit, toute délimitation en serait superflue. »

Ainsi donc, à cette époque, nous ne soupçonnions pas l'existence des oasis sahariennes.

Il faut dire qu'elles étaient inexplorées. Un seul voyageur les avait atteintes, et avait pu visiter le groupe du Tidikelt : le major anglais Laing.

Mais cet explorateur, venu de Tripoli, ayant poussé jusqu'à Tombouctou, avait été assassiné, en 1820, à deux journées de marche de la ville sainte du Soudan, dont on venait de le chasser, et ses notes de voyage furent perdues.

Les premières notions que nous en reçûmes, après notre installation à Géryville, nous vinrent des caravanes.

Quel était en effet leur but, à ces migrations annuelles, régulières de départ et de retour ? Leur brièveté ne permettait pas de supposer que nos indigènes descendaient jusqu'au Soudan ; il fallait croire alors qu'il existait des marchés intermédiaires où les produits pouvaient s'écouler, s'échanger. Ainsi l'on apprit l'existence de groupes d'oasis, dont les plus rapprochées n'étaient pas à moins de cent cinquante lieues de nos Ksour.

Un pays sans doute intéressant à étudier, supposa-t-on ; qui sait même s'il ne devait pas être possible de l'ouvrir au commerce français ?...

On se renseigna auprès des indigènes sur ces régions, puis on se décida à les faire explorer, à voir le parti qu'on en pouvait tirer. En 1860, deux officiers de Géryville, MM. Colonieu, commandant supérieur du cercle, et Burin, capitaine, chef du bureau arabe, furent désignés pour essayer d'y pénétrer, d'y nouer même des relations commerciales.

Ils devaient se joindre aux caravanes des Oulad Sidi Cheikh. Avec la protection de Si Bou Beker^[2], notre fidèle allié, dont l'influence religieuse s'étendait jusque-là, rien ne devait être plus facile.

MM. Colonieu et Burin lancèrent d'abord aux populations gourariennes une sorte de manifeste :

« ... Votre pays ne produit ni métaux, ni épices, ni cotonnades, ni une foule de choses essentielles à la vie. Vous les achetez aujourd'hui très cher parce qu'ils viennent de très loin. Nos marchands vous les procureront à meilleur compte. Vous y trouverez votre intérêt, comme nous le nôtre, et notre amitié en sera augmentée... »

Puis, s'étant munis d'une pacotille, ils partirent. Malheureusement, avec eux, marchaient une centaine de cavaliers armés. Ce déploiement de forces les perdit. Les Gourariens le grossirent dans leurs propos, l'exagérèrent, se persuadèrent enfin qu'on venait commencer la conquête de leur pays.

Aussi, non seulement la plupart des Ksour refusèrent-ils de recevoir les officiers, mais, dans quelques-uns même, comme Timmimoun, qui est la principale ville du Gourara, ceux-ci trouvèrent les murs couverts d'hommes en armes, prêts à s'opposer par la force à leur approche. Pour ne pas

empêcher absolument les caravanes de faire leurs échanges habituels, ils durent s'éloigner.

Leur voyage manqua donc son but. Il éveilla aussi des craintes dans les oasis, qui, pour assurer leur indépendance, envoyèrent des présents au sultan du Maroc, et lui demandèrent de faire acte de suzerain en leur nommant des caïds. Et, depuis lors, la prière officielle du vendredi cessa d'être faite, chez elles, au nom du sultan de Constantinople, pour le devenir au nom du sultan du Maroc.

Ce résultat fâcheux fut constaté, en 1864, par l'Allemand Gérard Rholfs^[3], qui, parti de Tanger, traversa Fez, le Tafilet, le Touat, le Tidikelt et remonta jusqu'à Tripoli.

Rholfs fut le premier voyageur européen qui donna, sur les oasis sahariennes, des détails à peu près précis.

D'autres ont, depuis, essayé d'y pénétrer, avec plus ou moins de succès.



Jardins d'oasis.

Je vous ai raconté en détail l'odyssée de Marcel Palat. En 1887, un autre voyageur, Camille Douls...

— Camille Douls ?... Ah ! je suis curieux d'apprendre ce que vous allez me dire de lui ! Lorsque vous en aurez fini avec cet explorateur, je pourrai à

mon tour vous donner sur son compte quelques détails certainement ignorés de vous.

— Vous me surprenez, René ; enfin, n'importe. Donc, en 1888, un jeune Français, Camille Douls, qui, un an plus tôt, avait longé toute la côte ouest du Maroc et pénétré dans le grand Sahara, résolut de reprendre l'itinéraire de Gérard Rholfs jusqu'à Insalah, pour, de là, rejoindre Tombouctou. Sous le nom de El Hadj Abd-el-Malek, et protégé, comme Palat, par le costume arabe, il arriva près d'Acabli, dans le Tidikelt. Du moins, on suppose qu'il en a été ainsi, Douls n'ayant plus, depuis son départ, donné aucune nouvelle. Il fut étranglé par ses deux guides, pendant qu'il faisait la sieste sous un tamarin, au puits d'Illighen...

— Eh bien, mon cher monsieur Naimon, vous vous trompez. Camille Douls ne fut pas étranglé ; Camille Douls n'est pas mort ; ce Camille Douls, à qui on a élevé, en grande pompe^[4], dans sa patrie, un monument, fait de l'élevage quelque part en Amérique, dans la République Argentine, je crois. Trouvant la besogne entreprise trop lourde pour ses épaules, il fit répandre le bruit de sa mort, pendant qu'il revenait tranquillement sur ses pas, ou bien remontait par la Tripolitame avec quelque caravane, puis disparaissait. Était-il, du reste, vraiment à hauteur des projets qu'il méditait ? Il ne connaissait guère la langue arabe et il voulait se faire passer pour Arabe. Même notre consul à Tanger a tout fait pour le dissuader de ses projets ?

— De qui tenez-vous cela, René ?

— Je le tiens d'un personnage que Camille Douls a mis fortement à contribution, mais que je ne puis vous nommer. Sachez en tout cas que c'est un médecin qui a embrassé l'islamisme et qui a beaucoup voyagé, il a parcouru la Turquie, l'Égypte, la Syrie, l'Algérie, mais surtout le Maroc, où il est particulièrement connu des populations du Souss et du Talilet. Il a fait le pèlerinage de la Mecque, c'est pourquoi son nom arabe, le seul que je connaisse, commence par le titre de El Hadj, le Pèlerin. Il est deux fois bey, et pour la Turquie, et pour... ma foi, je ne sais plus bien pour quel pays, l'Égypte, peut-être. Il m'a montré même ses brevets, que, bien entendu, j'ai admirés sans pouvoir les lire. Et ce que je vous dis de lui, beaucoup d'autres que moi l'ont su, car il parlait à très haute voix, au salon des « Premières », sur le paquebot qui m'amena en Oranie.

— Mon cher ami, ne croyez pas trop facilement tous les gens que vous rencontrerez. Si vous saviez ce qui se colporte d'erreurs, non seulement sur les personnes, mais sur les pays eux-mêmes ! Quelles hérésies, coloniales surtout, se soutiennent, avec un calme, un sang-froid imperturbables, par des gens qui n'ont jamais vu les choses et les personnes dont ils parlent. Rappelez-vous toujours notre bon vieux dicton :

« A beau mentir qui vient de loin ! » et puisse-t-il vous rendre un peu méfiant !

Notez que je ne veux pas médire de votre bey pèlerin ; je ne le connais point et ne puis par conséquent le juger. Mais ce que je vous affirmerai, sûrement, à propos de Camille Douls, le voici :

Au commencement de 1889, est mort, au puits d'Illighen, près d'Acabli, étranglé par deux Arabes, pendant son sommeil, un étranger qui se faisait appeler El Hadj Abd-el-Malek. « Il marchait vêtu comme nous, — a dit un certain indigène, — mais il n'était pas de notre race : lorsqu'il parlait, les mots qu'il prononçait ressemblaient à ceux que disent les Français. L'on m'a montré ses restes, et j'ai vu l'endroit où il a été tué. » C'est l'officier des bureaux arabes, à qui ces déclarations ont été faites, qui me les a répétées lui-même ; elles figurent d'ailleurs dans les rapports officiels et concordent avec d'autres reçues, à Tanger, d'un ami intime de Camille Douls. Le doute est impossible là-dessus. Après cela, libre à vous de garder une opinion différente.

En tout cas, Douls, n'ayant écrit aucune relation de son voyage, sa mort, demeurée inutile, n'a pu servir qu'à augmenter sans profit le martyrologe des victimes de la folie saharienne.

Il faut dire que vers cette époque même, reprenant une méthode inaugurée plus de trente-cinq années auparavant par le commandant de Colomb, le commandant Deporter, un officier supérieur des Affaires indigènes, composait, par renseignements, un véritable monument géographique. Je veux parler de son ouvrage sur « le Touat, le Gourara et le Tidikelt », que je vous ai déjà nommé. Le seul reproche qu'on puisse faire à ce travail, c'est de ne contenir que des aperçus de détail, et pas une vue d'ensemble.

Enfin, au mois de mars 1896, une mission géologique, partie d'El Abiod Sidi Cheikh, atteignit Tabelkoza, une des premières oasis gourariennes, puis, se jetant, de 150 kilomètres environ, à l'est, poussa jusqu'au fort Mac-Mahon. Elle revint à peu près par le même chemin ^[5].

Je crois, maintenant, vous avoir à peu près dit ce qui précéda la conquête. C'est, en tout cas, ce que je sais moi-même à ce sujet.

Après quoi, souriant, M. Naimon ajouta :

« Et vous en savez plus long que moi : ne m'avez-vous pas appris des choses que j'ignorais ? »

Ce qui me couvrit de confusion.

(La suite prochainement.)

MICHEL ANTAR.

1. ↑ Une commission de délimitation franco-marocaine a entrepris, au début de l'année 1902, des travaux pour établir nettement la frontière dans ces deux dernières parties, et les a menés à bien. Les affaires récentes sembleraient montrer que les indigènes de ces régions ne sont pas favorables aux conclusions de cette commission.
2. ↑ Si Bou Beker, héritier de la baraca de Sidi Cheikh, à la mort du khalifa Sidi Hamza, son père ; bachagha des Oulad Sidi Cheikh.
3. ↑ Gérard Rholfes était, dit-on, un ancien soldat de la légion étrangère.
4. ↑ Des officiers viennent d'élever, ces derniers mois (août-septembre 1902), un monument à Camille Douls là où il fut assassiné. Comme Palat, comme les autres explorateurs de ces régions, comme, en ces derniers temps, la mission Foureau-Lamy, il avait en somme cherché la liaison entre l'Algérie et le Soudan.
5. ↑ Première mission Flamand. M. Flamand était préparateur de sciences physiques à la faculté d'Alger. Il fut escorté par le chef du poste d'El Abiod, lieutenant S. du Jonchay, et ses cavaliers. La comtesse du Jonchay a suivi son mari d'un bout à l'autre, à cheval ou à méhari, le parcours de la mission (environ 1 500 kilomètres), un voyage peu banal pour une femme.

IV

Conquête des oasis.

Craignant que M. Naimon ne s'apprêtât à cesser là sa petite conférence, qui m'intéressait fort, je m'empressai de lui demander le récit de la conquête de ces oasis.

« Dans quel but, interrogeai-je, entreprit-on cette conquête ? Comment l'exécuta-t-on ?... De toutes ces choses j'ai bien entendu dire quelques mots autour de moi, mais sans m'y intéresser : j'étais trop jeune alors et trop loin ! »

Mon complaisant mentor se résigna, non sans peine, car il craignait de m'ennuyer :

« Certainement, commença-t-il, des raisons sérieuses nous ont obligés d'entreprendre la mainmise sur ces régions, d'autres raisons par conséquent que celles de faciliter le commerce, assez restreint, des caravanes.

« La plus importante est qu'elles devront fatalement nous servir de point d'appui dans la liaison de l'Algérie avec le Soudan, de la Méditerranée avec le Tchad et le centre de l'Afrique. Songez à l'économie de temps et d'argent qui en résultera sous le rapport politique, ainsi que sous le rapport commercial. Un câble très court, reliant Alger à la France ; le télégraphe, doublé peut-être un jour de ce fameux transsaharien dont on a tant parlé, unissant Alger à Tombouctou. Et l'on évite les câbles étrangers à travers l'Atlantique, puis les trajets par terre de la côte ouest jusqu'au centre du continent Noir. Tout se fera par nous et chez nous.

« Mais le trajet Alger-Tombouctou, facile tant que nous restons sur le territoire algérien proprement dit, se complique singulièrement aussitôt qu'on entre dans notre extrême-sud. Il deviendrait impossible si nous n'avions, à mi-chemin, ces oasis où l'on se refait, sur les garnisons

desquelles on s'appuie, avant d'en entreprendre la partie la plus pénible. La mission Foureau-Lamy, qui terminait, il y a deux ans, ce parcours, n'a pu le réussir que grâce à la force du détachement de troupes qui l'accompagnait.

« C'est qu'un ennemi non méprisable s'ajoute au manque d'eau et aux difficultés provenant du climat ou des régions inhospitalières à traverser : le Touareg. Comment se serait-on gardé de ses attaques avec les garnisons d'Algérie ou du Soudan ? Il fut demeuré insaisissable et irréductible. Tandis que du Touat ou du Tidikelt on peut l'atteindre : deux ou trois raids récents, accomplis contre eux dans ces régions par des officiers du service des affaires indigènes, l'ont bien prouvé.

« Il fallait donc commencer par occuper le Touat et le Tidikelt. D'autant plus que tous deux servaient de points d'appui à ces Touareg, qui venaient s'y approvisionner de grains et de dattes. On les a pris ainsi par la famine, et c'était la seconde raison qui devait nous obliger à conquérir les oasis.

« Une troisième raison provenait de ce fait que les oasis, et surtout le Gourara, servaient de lieu d'asile à d'autres pillards, à des mécontents ou des dissidents sortis de l'Algérie, bandes de malfaiteurs de toutes sortes, qui parfois fondaient sur nos caravanes et même sur les villages de notre extrême-sud pour les rançonner.

« Rien ne nous empêchait d'entreprendre l'occupation ainsi rendue nécessaire. Et pourtant, que de difficultés à vaincre, sans compter notre coutumière apathie pour toute entreprise nouvelle !

« On se contenta d'essayer.

« En 1893, une colonne fut formée à Laghouat dans ce but ; elle y resta.

« En 1895 et 1896, ce furent l'expédition du commandant Godron au Gourara, puis la première mission Flamand. On faillit charger alors de la conquête les Oulad Sidi Cheikh. Le bachagha de Géryville, Si ed Dine, se fit fort, si on voulait l'appuyer par une toute petite colonne, de traverser Gourara, Touat et Tidikelt sans perdre un homme. Il passa même la mer pour aller exposer son plan au gouvernement. On hésita, puis on refusa.

« Nos attermoissements augmentaient l'audace du sof ou parti antifrçais, qui se réclamait de la protection du sultan de Fez.

« Le temps pressait de plus en plus pour agir.

« Et les gouverneurs de l'Algérie se succédaient, persuadés tous de la nécessité d'une action immédiate. Ils n'obtenaient rien ou presque rien ; un semblant de conquête pacifique ; le prolongement jusqu'à Djenien bou Rezg de la voie ferrée d'Aïn Sefra ; l'espoir d'un autre tronçon poussé un peu plus tard jusqu'à Figuig.

« Une seconde mission Flamand amena enfin tout naturellement ce qu'on ne pouvait plus guère éviter. Chargé de recherches géologiques du côté d'In Salah, au mois de novembre 1899, son escorte — l'escadron de spahis sahariens du capitaine Germain — fut attaquée à *Iguesten* (28 décembre) par un parti de gens du Tidikelt. Ce combat forcé, heureux dans son issue, lui ouvrit les portes de *Ksar el Arab*, un des principaux ksour de l'oasis d'In Salah. Il fut suivi peu après d'un second, heureux également, livré à *Deramcha* (5 janvier 1900) par le même parti, qui s'était reformé.

« Ce fut l'étincelle mise aux poudres ; dès lors, l'occupation des oasis était résolue.

« Une colonne de secours (commandant Baumgarten) rallia la mission le 18 janvier, en attendant l'arrivée prochaine d'une autre, plus forte et munie d'artillerie, commandée par le colonel d'Eu.

« Pendant ce temps, l'ennemi se reformait. Il revint à la charge et, le 19 mars, se fit infliger une sanglante défaite par nos deux colonnes, à *In Rhar*. Toute la région se soumit, et nos troupes retournèrent à El Golea, se contentant de laisser quelques postes au Tidikelt pendant la saison chaude qui commençait.

« Le Gourara était conquis à la même époque, et sans difficulté, par les colonnes Ménestrel et Letulle, cette dernière venue de Géryville par l'oued Gharbi, qui se forme près d'ici.

« Enfin, plus à l'ouest, une colonne d'observation (colonel Bertrand) partait de Djenien et arrivait à Igli (5 avril) facilement, suivant une direction qui sera sans doute celle de la future ligne Aïn Sefra-Igli.

« Mais ces colonnes rebroussèrent chemin vers l'Algérie ; l'occupation des oasis demeura incomplète, les quelques paquets d'hommes dispersés qu'on y laissa ne pouvant suffire contre de sérieuses attaques.

« En 1901, on dut songer à la relève des postes laissés au printemps précédent.

« Une colonne (général Servièr) devait parcourir le Touat, tandis qu'une autre descendrait, à l'ouest, par Jgli, puis suivrait l'oued Saoura, où elle se mettrait en communication avec la première.

« Le mouvement se commença bien. Mais, à peine au Touat, le général Servièr dut retourner en arrière pour dégager le commandant Reibell — revenu depuis peu de la mission Foureau-Lamy — qu'un parti important avait attaqué dans *Tinimimoun*, au Gourara (18 février) et qui se maintenait avec peine, après avoir perdu, dans un violent combat, deux officiers avec sept hommes, tandis que deux de ses officiers et vingt-huit hommes étaient blessés.

La colonne revenue du Touat ramena l'ordre, après les deux combats de *Charouïn* (28 février-1^{er} mars) et celui de *Talmin* (9 mars), dont les premiers nous firent perdre deux officiers et vingt-trois hommes, en même temps qu'ils nous mirent quarante-cinq hommes hors de combat.

« Ce fut la fin de la résistance.

« On s'occupa aussitôt de fortifier l'occupation. Elle est aujourd'hui un fait accompli...

« Là-dessus, René, n-i-ni, c'est fini ! Êtes-vous satisfait, là ?... Vous ai-je assez « rasé », comme vous dites, vous autres potaches ? »

V

La Koubba de Sidi-Cheikh. — La mort de Si Kaddour ben Hamza.

La poudre s'était tue ; le calme avait succédé à l'agitation ; les caravanes, de l'autre côté des ksour, s'échelonnaient dans la direction du Sud ; les Abid, sans doute, supputaient chez eux le gain de la ziarra.

Nous nous sommes approchés de la Koubba avec l'intention de la visiter. Le massif cube blanc, surmonté d'une coupole, émerge du milieu d'une enceinte murée. Il est divisé, intérieurement, en deux parties inégales.

La porte d'entrée s'ouvre sur la plus étroite, que barre un premier tombeau, recouvert d'un burnous rouge maintenu debout. Sous ce manteau de spahi, le plus jeune fils de Sidi-Cheikh semble monter la garde dans le vestibule de la dernière demeure paternelle. Hélas ! il n'a pu empêcher l'infidèle de la profaner !

Aux murs du fond des cadres sont accrochés, protégeant de fantastiques enluminures, où des caractères tracés en langue arabe représentent les sceaux de tous les chefs de cette famille féodale, depuis Sidi-Cheikh jusqu'à Si Kaddour, antique trésor tout oriental, auprès duquel détonne une vulgaire suspension en quincaillerie moderne. Et c'est bien là le symbole de la race arabe, autrefois puissante et cultivée, aujourd'hui si déchue : l'ultime héritage, éclairé, mis en valeur par cette lampe sortie de la boutique d'un juif.

Par une ouverture qui troue le mur de droite, nous pénétrons enfin à l'entrée du sanctuaire. Quatre piliers carrés, en maçonnerie, sur lesquels s'appuie, en haut, la coupole, sont reliés, dans le bas, par une haute barrière en lattis, supportant des étoffes peintes, horrible camelote européenne.

Un très ordinaire sarcophage de bois en occupe le centre, un coffre plutôt, que recouvrent les pans d'un burnous noir, brodé d'or, — le burnous de Si Kaddour, — et qu'abritent les plis de l'étendard vert et rouge des Oulad Sidi-Cheikh.

Là repose le fondateur de l'ordre des Cheikhiia. À ses pieds, mais extérieurement à l'enceinte sacrée, le dernier de ses chefs, Si Kaddour, attend, dans une humble posture de chien couchant, que son fils, l'héritier actuel de la « baraca », vienne le relever de sa garde d'honneur. Sans doute alors seulement sera-t-il mis en possession de quelque Koubba élevée en son honneur, et destinée à lui servir de demeure définitive.

« Une belle figure, en somme, ce Si Kaddour, — commença M. Naimon, — et qui ne manque pas de grandeur. Bien qu'il fut notre ennemi, il a droit, de notre part, à une certaine admiration, car il a combattu pour une idée élevée, quelque arrière-pensée d'intérêt qui ait pu la diminuer, puisqu'il s'est attaqué à l'envahisseur.

D'une persévérance inlassable, d'une énergie rare, d'une activité infatigable, il devait cependant succomber : la lutte était trop inégale de lui à nous. Probablement le comprenait-il, ce qui ne l'empêcha pas de continuer quand même. Il ne se rendit qu'abandonné de tous, même des siens.

Sa soumission tardive et forcée inspira une certaine méfiance. On le soupçonna de s'être rallié plus en apparence qu'en réalité, de rester prêt à se soulever dès la première occasion. On le tint à l'écart. Peut-être nos craintes furent-elles précisément pour lui un motif de douter de la sincérité du pardon obtenu.

Pendant douze ans, il vécut retiré, soit dans ses campements de Hassi bou Zid, à l'entrée de l'Erg, soit à Benoud. Et voici que, dans ces dernières années, un revirement se fit. Il y avait eu malentendu ; on le vit bien lorsque Si Kaddour, prenant confiance, mit son influence à notre service. Il fit plus, il paya de sa personne. Bien que très souffrant déjà, il fut, au mois de décembre 1896, de la première des pointes que poussa dans l'extrême-Sud le commandant Godron. Revenu plus malade, il dut se coucher ; il mourut peu après (février 1897).

— Il était donc atteint d'une maladie incurable ? Et n'y avait-il pas possibilité de le sauver ? On dirait, à vous entendre parler, d'un de ces vieux et très fidèles serviteurs d'autrefois : lorsqu'ils avaient achevé le travail commandé, qu'ils savaient au-dessus de leurs forces, pourtant, ils revenaient à la maison du maître, juste pour s'étendre et mourir sans une plainte.

— On s'y prit trop tard pour le soigner. Oh ! c'était bien de leur faute, à eux tous ! Ces gens-là n'ont recours à nos médecins qu'à la dernière extrémité. On ne peut cependant leur imposer des soins contre leur gré.

Sitôt qu'ils en eurent manifesté le désir, un médecin militaire partit en hâte de Géryville pour Benoud, où se trouvait à ce moment la smala du chef indigène. Accueillie très froidement par Si el Arbi, le fils aîné, sa venue sembla au contraire combler les vœux du malade.

Malheureusement, le cas était grave ; il fallait une médication énergique, immédiate et spéciale ; on ne put qu'envoyer un exprès au galop vers Géryville pour y chercher les médicaments nécessaires.

Un incident bizarre marqua le deuxième jour. Au matin, le docteur finissait un somme de quelques moments, lorsque Si el Arbi pénétra dans sa tente :

« Mon père, fit-il, te remercie d'être venu. Maintenant que tu l'as soulagé, il se sent beaucoup mieux et les remèdes que tu fais venir le guériront tout à fait. Il ne voudrait donc pas te retenir inutilement. »

Un peu surpris, le docteur se rendit auprès de Si Kaddour :

« Je viens te faire mes adieux.

— Tu pars ?... Pourquoi m'abandonnes-tu ?

— Ne m'as-tu pas fait dire que tu n'avais plus besoin de moi ?

— Moi ?.. Je te jure que non ! Reste, je t'en prie. »

Le médecin, bien entendu, ne s'éloigna pas ; mais son malade ayant expiré au milieu de la nuit suivante, il repartit de bonne heure le lendemain. Lorsqu'il arriva, vers quatre heures du soir, à El Abiod, on y connaissait déjà l'événement. Rien de plus surprenant que la rapidité avec laquelle se transmettent les nouvelles en pays arabe. Dès midi, donc, les femmes s'étaient toutes rendues à la koubba pour y pleurer le mort. Et, depuis ce

moment, les hurlements, les chants funèbres où l'on célébrait les louanges de celui qui n'était plus, n'avaient cessé de retentir.

À cinq heures, la dépouille de Si Kaddour était apportée en palanquin. Si el Arbi et une vingtaine de cavaliers, au petit trot, l'escortaient. Il est d'usage d'enterrer les morts très hâtivement, sitôt les ablutions faites ; un cadavre est chose impure et sa présence souille la tente.

Tout de suite on expédia les funérailles.

Avec les gens de la smala, les Abid et les personnages marquants des villages d'El Abiod, Si el Arbi pénétra dans le tombeau de l'ancêtre. Durant que la cérémonie se faisait, les lamentations populaires extérieures ne cessaient de retentir, couvrant les prières ou les versets du Koran marmonnés.

L'enterrement achevé, Si el Arbi sortit de l'édifice et sauta sur son cheval. Précédé de musiciens et des hommes du peuple l'acclamant, suivi des femmes, il s'avança, entre l'étendard antique de Sidi-Cheikh, et celui que Si Kaddour avait coutume de faire emporter dans ses expéditions, vers la Koumba de Sid el Hadj bou Hafs, le fils et l'héritier direct du saint d'El Abiod.

Tandis qu'une salve de coups de fusil éclatait, il pénétrait dans la mosquée, puis, après un court instant, en ressortait accueilli par une seconde décharge générale. De nouveau, il se remettait en selle. Ainsi pélerinant, et acclamé par la foule, il se rendit aux sept koubbas, satellites de la grande, tombeaux d'un frère et de six des fils de Sidi-Cheikh.

Ce fut le cérémonial d'investiture de la baraca dont la mort de son père l'avait fait l'héritier.

Et, cette même nuit, il reprenait la route de Benoud, grandi de toute l'autorité paternelle.

J'ai fait l'éloge de Si Kaddour ; il me serait difficile de continuer par les louanges de Si el Arbi. Outre qu'il n'a rien fait jusqu'à présent pour les mériter, je le connais trop peu pour le juger. À vrai dire, sa physionomie médiocrement franche, pleine de dureté, m'inspire plutôt de l'antipathie. Plus sympathique me paraît la personnalité de son frère, Hamza, le caïd des Oulad Si el Hadj bou Hafs... Après cela il est possible que je me trompe... »

Sur ces mots nous sortons de la Koubba de Sidi-Cheikh. Le soleil était sur le point de disparaître ; sous sa dernière et chaude caresse, les villages, sur les mamelons, se doraient. Au milieu d'un silence profond, les muezzin, du haut des minarets, répétaient aux quatre coins de l'horizon la prière du Maghreb^[1]. Quelques ombres dispersées autour de nous s'accroupissaient après s'être prosternées la face contre terre, faisaient le simulacre des ablutions, puis, debout, tournées vers l'Orient, répétaient les paroles saintes.

Et j'eus, un court moment, l'illusion d'un pays des Mille et une Nuits.

1. ^[1] Le muezzin appelle à la prière cinq fois par jour : au lever du soleil (fedjer) ; un peu après midi (dohér) ; vers quatre heures (asser) ; vers le coucher du soleil (maghreb), et enfin au moment du repas du soir (acha). Le croyant doit auparavant faire certaines ablutions prescrites. Mais, faute d'eau, il peut se contenter du simulacre.

VI

Chasse aux gazelles.

Fait, après dîner, la connaissance d'un caïd des Trafis, venu à El Abiod pour mettre en route les caravanes de la tribu des Oulad Abd-el-Krimm ^[1].

Bien qu'âgé d'une quarantaine d'années au moins, Slimane a conservé dans sa physionomie une grande expression de jeunesse. Lorsqu'il sourit, dans ses yeux brille une douceur singulière.

Il ne parle pas le français ; cependant il est un de nos très bons serviteurs, témoin la croix attachée sur le côté gauche de son burnous et qu'il a conquise dans de récents « balayages » du Sahara. Il paraît beaucoup moins savant que son fils, un brigadier de spahis, qui suivit pendant quelque temps les cours du lycée d'Alger.

Cavalier tout à fait remarquable, Slimane a, paraît-il, battu dernièrement, à Géryville, ses confrères dans plusieurs courses. Et savez-vous avec quel cheval ? Une vieille rosse boiteuse ! Mais il connaissait le moyen de lui donner des ailes.

« Le caïd demande s'il vous plairait qu'il organise une chasse aux gazelles pour demain ; que dois-je lui répondre ?

— Oui ! bien entendu, à moins que cela ne vous déplaie, cher monsieur. »

22 novembre. — Au lever du jour, Slimane attend devant notre porte avec une quinzaine de cavaliers de sa tribu, — des rabatteurs. — Il monte, non pas son habituel cheval noir, mais une jument grise superbe.

Nous partons dans la direction du sud.

Longeant la chaîne du Djebel Tismert, nous suivons la vallée de cet oued Gouleïta, dit aussi oued el Biod, qui devient l'oued Gharbi, vers Benoud,

après sa jonction avec l'oued Bou Semghoun.

Benoud est cette petite oasis auprès de laquelle mourut Si Kaddour. Je voudrais bien descendre jusque-là, je l'avoue ; mais je n'ai pas encore osé le demander à M. Naimon.

J'ai peur de lui paraître terriblement indiscret. Ah ! si une occasion s'offrait !... Enfin, n'y pensons pas.

Nous avançons, groupés, dans l'alfa retrouvé ici. Des lièvres déboulent, que nous méprisons, bien entendu : quand on chasse la gazelle !... — Oh ! la jolie fable que celle du Héron qui méprisait les tanches ! — À la suite des premières pluies automnales, la rivière mène, à travers la vallée, un filet d'eau qui brille comme une mince coulée d'argent, entre les épais buissons de jujubiers sauvages ^[2].

De temps en temps, Slimane, debout sur les étriers, scrute l'horizon. Ses cavaliers l'imitent. Soudain il leur indique, de sa main tendue, un point lointain, invisible pour nous. Tous s'arrêtent et regardent attentivement.

« Des gazelles, demandai-je ?

— Ils n'en sont pas tout à fait sûrs ; les uns doutent encore. » Après un court moment, Slimane laisse tomber quelques paroles répétées successivement par tous ses hommes.

« Que dit-il ?

— Il y en a quatre.

— Quatre ? Mais où donc ? J'ai beau m'écarquiller les yeux ; je ne distingue absolument rien.

— Moi non plus. — Ils ont la vue si perçante ! — Attendez un peu. Il me semble que... mais oui, certainement ce doit être cette tache blanche là-bas, tenez, dans la direction exacte de mon bras. »

Est-ce une illusion ? Je ne sais ; mais je crois bien, moi aussi, apercevoir une tache blanche.

Déjà les rabatteurs se sont séparés, moitié à droite, moitié à gauche, nous laissant seuls tous les deux avec le caïd. Se rasant le plus possible, ils décrivent une courbe enveloppante très allongée.

Ah ! cette fois je les distingue bien, les gazelles ; du moins le point blanc, qui grossit très sensiblement... une, deux, trois, quatre ; elles sont quatre, et trottent vers nous sans se presser. Se doutent-elles du danger ? on ne le dirait pas à les voir avancer si paisibles.

« Ne vous montrez pas tant, René ; elles vont vous éventer. »

Je rejoins M. Naimon et Slimane, immobiles tous deux, un peu en arrière, cachés dans un pli du terrain. Soudain un appel rauque — le signal convenu — nous fait bondir sur la crête devant nous. Les rabatteurs se sont rejoints derrière les gazelles ; ils les enveloppent d'un cercle de plus en plus rétréci, en les poussant sur nous. Attention ! C'est le moment décisif. Nous nous élançons ; en un clin d'œil nous sommes sur elles, et les rabatteurs aussi ; nous les tenons ; feu !

« Pan ! pan ! pan ! pan... »

Sans se presser, les jolies petites bêtes défilent au milieu de leurs ennemis, un peu ahuries tout au plus de tant de bruit.

« Pan ! pan ! pan ! pan... »

Nouvelle fusillade, succès égal. Mais cette fois elles semblent plus inquiètes. Et subitement elles se séparent ; se hâtant maintenant, elles détalent comme le vent. Nous les poursuivons, partagés en quatre groupes. Rien ne peut arrêter nos chevaux, nous filons rapides par-dessus les touffes d'alfa, les ravineaux, les rochers ; mais les gazelles filent plus vite encore...

Une demi-heure plus tard, nous nous retrouvons réunis au point de départ, bredouilles et l'oreille basse.

Allons, c'est à recommencer : En quête !

Bientôt deux autres gazelles sont en vue. Même tactique des rabatteurs, tandis que nous nous défilons dans un ravin. Cette fois nous attendons bien longtemps, ce nous semble. Surpris du retard, nous nous décidons à nous montrer. Voilà bien les cavaliers qui reviennent, mais de gazelles point. Que s'est-il donc passé ? Oh ! rien de plus simple ; une partie de cache-cache. Pendant que les chasseurs faisaient leur mouvement d'approche, en se dissimulant, le gibier s'est dissimulé lui aussi ; impossible de le retrouver.

Nous jouons de malheur. Hélas ! Un succès pareil couronne les rencontres suivantes.

De guerre lasse, nous nous sommes assis au pied d'un térébinthe, et nous avons tiré des besaces quelques provisions, qui ont disparu rapidement : on a beau ne rien tuer, à la chasse, on prend de l'appétit quand même.

Après déjeuner, nous rentrions, cherchant à nous rattraper sur les lièvres dédaignés le matin : il n'y en avait plus ! oh ! ce héron « ... au long bec emmanché d'un long cou ! »

Mais qu'a donc Slimane ? Le voilà qui, suivi de son sloughi, retourne en arrière, au galop ; il longe le pied du Tismert, en forçant l'allure.

Il a dû voir une gazelle !... me répond M. Naimon, oui, regardez, la voici ; apercevez-vous le caïd, qui longe la montagne, dont il cherche à la couper ? Il réussit en effet à la pousser vers la plaine. Quelle course fantastique ! Parfois tout disparaît : cavalier, gazelle et sloughi ; puis, de nouveau, un premier point blanc surgit, bondissant par-dessus l'alfa ; tout près, suit le sloughi et presque aussitôt le cavalier lui-même. Les distances se rapprochent, n'existent plus. Soudain, un petit nuage de fumée monte au ciel ; puis plus rien.

Slimane reparaît, marchant vers nous.

A-t-il réussi ? Oui, il apporte un paquet inerte sur l'encolure de sa jument.

Quel gracieux animal que cette pauvre petite victime ! Des jambes fines, nerveuses, fuselées ; au-dessous des cornes, très courtes, la tache noire allongée de ses grands yeux, — des yeux de gazelle ! que de fois je les entendis vanter ! — encore remplis d'une expression si angoissée !

Ma pitié, cependant, pour la toute mignonne gazelle ne se prolonge pas. Je complimente Slimane, j'envie son heureux et adroit coup de fusil. Il sourit ; puis : « Alors la chasse t'amuse ? En retournant à Géryville, accepte l'hospitalité chez moi. Ma tente n'est qu'à trois heures de marche à l'ouest des Arbaouat. Tu seras plus heureux peut-être avec les mouflons qu'avec les gazelles. »

Voilà qui est entendu. Nous ne laisserons pas échapper une pareille occasion. Pour le moment nous pouvons rentrer à El Abiod, nous n'avons pas perdu notre journée.

La ligne des Ksour se profile, encore lointaine, sur l'horizon. Cependant nous distinguons bientôt, non sans surprise, un mouvement inusité près du village le plus proche.

« El asker (des fantassins) ! fait Slimane.

— Il a raison ; ce doit être le camp de la compagnie montée^[3]. Elle devait bien partir deux ou trois jours après nous, pour Benoud, mais en passant par Bou Semghoun. Comment se fait-il qu'elle soit à El-Abiod ? »

C'était effectivement la compagnie montée... Son itinéraire avait été changé au dernier moment. Sans doute voulait-on la montrer en arrière des caravanes, comme une réserve assez sure et rapide pour en imposer à des rôdeurs.

Je me réjouis de cette rencontre, heureux de trouver, parmi les trois officiers de la compagnie, un lieutenant qui s'était montré pour moi particulièrement aimable, à Geryville. Elle me vaut un autre plaisir. Tandis que nous mangions ensemble, le soir, un « messaouar » de gazelle, — pas mauvais, la gazelle ne vaut pas le chevreuil, — le lieutenant me demanda : « Nous accompagnez-vous jusqu'à Benoud, monsieur René ?

— Ah ! je le voudrais bien ! Mais comment le demander à M. Naimon ? il me trouvera indiscret. Du reste, il faut qu'il rentre. Nous nous en retournerons demain probablement.

— Dites, Naimon, réellement vous êtes obligé de faire demi-tour dès demain ?

— De rentrer directement, non ; nous nous proposons de chasser le mouflon chez le caïd Slimane. Si j'avais le temps de pousser avec vous jusqu'à Benoud, je le ferais volontiers...

Au fait, voyons où j'en suis : partis le 16, nous voici au 22, soit sept jours de pris sur les quinze de ma permission. Il faudrait deux jours pour aller à Benoud en suivant l'oued ; un troisième pour revenir par l'est du Tismert ; deux autres à passer avec Slimane, en tout douze jours !... Eh bien, mais cela pourrait se faire.

Avec quelle anxiété je suivais ce compte de journées. Après tout, à quoi bon venir en ce pays, sinon pour y voyager ? — lorsqu'on n'est pas militaire, du moins.

« Sincèrement, vous y tenez, à ce petit supplément d'excursion, René ? »

En parlant ainsi, mon cher et bon mentor me regardait, souriant un peu malicieusement.

Si j'y tenais ?... Pouvait-il me le demander ?

« Va pour Renoud, alors. Mais comme nous rentrerons en une journée, comme, d'un autre côté, nous n'aurons pas besoin de nos bagages chez Slimane, nous laisserons Degmoun et Gourari revenir de cette nouvelle excursion plus doucement. Ils nous rejoindront sur la route de Géryville, près d'Aïn-Khorima, l'avant-veille du retour. »

1. ↑ *Oulad Abd el Krim*. — Les fils du serviteur du généreux, c'est-à-dire de Dieu, dont la générosité est un des attributs. « Abd » est le singulier d'Abid, serviteur, esclave.
2. ↑ Jujubier sauvage (*Ziziphus lotus*), — en arabe : sedra.
3. ↑ Il existe dans chacun des bataillons de la légion en garnison à Géryville et Aïn-Sefra une compagnie dite « compagnie montée ». Dans les marches, la moitié de ses hommes sont à mulet ; l'autre à pied, sans les sacs. C'est une sorte d'infanterie légère pouvant être portée rapidement sur un point menacé.

VII

El Kheroua-Benoud. Combats singuliers à la façon d'Homère.

23 novembre. — Départ avec la compagnie montée. Journée peu variée. Ces messieurs causaient entre eux, discutaient des questions que j'ignorais. Aussi la plus grande partie de la marche se passa-t-elle pour moi à chasser.

Le soir nous arrivions à *El Kheroua*.

Ce fut autrefois un Ksar habité par ces légendaires Beni-Amer, dont les traditions sahariennes racontent à Uenvi la richesse et l'antique puissance. Quelques palmiers abandonnés, quelques ruines, c'est tout ce qui reste de cette splendeur morte.

En un clin d'œil le camp est établi, les mulets sont groupés par « secteurs » au centre du carré des tentes.

Rien de plus amusant que de regarder alors les diverses occupations des légionnaires.

Les uns dessellent, bouchonnent, font boire leurs « bêtes » dans un « ghedir » voisin ; les autres vont arracher du « drinn » dans les dunes, pour fournir à ces mêmes « animaux » un supplément de fourrage ; ceux-ci installent les cuisines, tandis que ceux-là vont chercher du bois dans le lit de l'oued.

Bientôt les mulets savourent l'orge emplissant les musettes dans lesquelles leur tête disparaît : les feux s'allument ; par tout le camp flotte une appétissante odeur d'oignon brûlé, puis de ragoût de mouton.

Lorsque, l'heure du dîner venue, je longuai par curiosité les réunions de soldats mangeant, je ressentis l'impression d'une véritable Babel où toutes les langues se parlaient. Je ne sais si tous les métiers connus s'y trouvaient

également représentés ; pour celui des cuisiniers, j'en suis sûr ; je n'ai qu'à me rappeler l'excellent dîner que je fis ce soir-là.

24 novembre. — À une heure et demie de marche d'El Kheroua, la jonction des Ouad Ben Scmghoun et Gouleïta est chose faite. Plus loin, à soixante-quinze kilomètres environ d'El Abiod, l'oued Gharbi, contournant les pointes extrêmes du Tismert, dessine, vers l'Est, une brusque pointe de deux lieues et demie, puis s'infléchit de nouveau à l'ouest pour reprendre presque tout de suite la direction Nord-Sud.

À l'entrée de cette courbe se serre un groupe de puits très important : *Oglat Djedida* ^[1] ; d'autres encore s'échelonnent jusqu'à *Benoud*, petite oasis dressée dans la partie nord de la boucle de l'oued.

Benoud, trois Ksour à peu près détruits ; dont deux tout près de la rivière et le troisième plus élevé, plus éloigné aussi, sur un plateau du Tismert.

Encore un vestige des Beni-Amer.

Seules quelques maisons restent à peu près habitables, dans le village le plus rapproché de ce millier de palmiers, abri de quelques pauvres gens qui s'y occupent de la culture des dattes.

Benoud fut, à diverses reprises, un point d'attache pour la smala du chef des oulad Sidi Cheikh Cheraga. Dangereux voisinage qui lui valut plus d'une visite de nos colonnes.

La première en date remonte à 1865.

Après la mort du bachagha Si Slimane à Aïn-Bou Beker (1864), son frère et successeur Si Mohammed, rejeté dans le Sud, était venu se réfugier à Benoud, gardé, du côté de l'ouest et jusqu'à Garet Sidi Cheikh, par ses contingents.

Le général Deligny, qui le poursuivait, mis au courant de ces dispositions, et ne voulant pas attaquer de front une position très puissante, appuyée sur les derniers contreforts du Tismert, résolut de la tourner. Laissant néanmoins s'avancer sans hâte son infanterie et son convoi, dans la direction de Benoud, il emmena rapidement sa cavalerie, — goums et trois escadrons réguliers ^[2], — sur Garet Sidi Cheikh.

Les goums étaient commandés par l'agha des Harrar, ce même El Hadj Kaddour Sahraoui qui avait fait défection lors de l'affaire Beauprêtre, mais

qui, depuis lors, était revenu à nous, poussé par une haine terrible contre Si Mohammed, devenu, pour des questions d'ordre purement domestique, son ennemi le plus acharné. Il n'y avait par conséquent qu'à lui lâcher la bride, à le lancer sur les insurgés. C'est ce qui eut lieu, sans qu'aucune troupe régulière prît part à l'action.

Ce fut un de ces combats comme on en devait voir sous les murs de Troie. Seule la Muse héroïque saurait inspirer le chantre d'une pareille lutte. Elle eut son Homère, je me garderai bien de faire autre chose que d'en copier le récit très romantique.

« Sid^[3] El Hadj Kaddour fondit impétueusement sur les campements des insoumis, les traversa en les culbutant, comme une trombe de fer, et, guidé par la haine, il piqua droit sur la « daïra »^[4] du chef de l'insurrection. Sid ben El Hadj Kaddour, son fils et Sid bel Hadri, l'aîné des fils de Sid Ahmed Ould Kadis^[5], l'agha de Frenda, suivent de près le chef des Harrar.

« Mais Sid Mohammed Ould Hamza leur épargne la moitié du chemin. Debout sur ses étriers, le burnous rejeté sur l'épaule droite, le fusil haut, il lance son cheval, — une noble bête, — qui se précipite par bonds au-devant de la nuée roulante des assaillants. On sent cette odeur de fer qui est particulière à la cavalerie arabe ; celle de la poudre monte bientôt à la tête des cavaliers et les enivre ; les crépitations de la fusillade se perdent dans ces espaces sans fin : les détonations sont sourdes, et pareilles à une toux de poitrinaire, et l'on ne se douterait point qu'on fait parler la poudre, n'étaient les nuages floconneux qui flottent dans l'air, poussés par la mêlée. Sid Mohammed Ould Hamza, disons-nous, avec la magnifique audace de ses vingt ans, avec la conscience de la force que lui donne, à lui, le chef de la maison de Sidi Cheikh, la puissance religieuse attachée, depuis plus de trois siècles, au nom de son illustre et saint ancêtre, avec la sombre colère qui lui fait monter du cœur à la tête ce qu'il appelle la trahison de Si El Hadj Kaddour Sahraoui, un marabout comme lui, qui n'a pas honte de se faire l'auxiliaire des chrétiens et d'inonder de ses cavaliers, vrais éperviers de carnage, une terre toute remplie du souvenir de « l'ouali »^[6] le plus vénéré du Sahara occidental, le jeune et brillant marabout, bouillant de rage, et impatient de châtier le crime de son ennemi, a pris la tête de la charge, et,

suivi des Oulad Sidi Cheikh, ses fidèles cavaliers, il fond impétueusement sur les assaillants, dont il abat plusieurs de son fusil.

« Mais c'est à lui personnellement qu'en a le marabout des Harrar ; il a soif de son sang ; son fils ben El Hadj Kaddour et le jeune Bel Hadhri, l'aîné de l'agha marabout de Frenda, sont à ses côtés et veulent, comme lui, la vie de Sid Mohammed Ould Hamza ; ils l'entourent et l'assaillent à la fois. Le jeune marabout leur fait tête ; il blesse Bel Hadhri, qui tourne autour de lui comme une bête fauve ; il ne peut recharger son arme, et ses pistolets sont vides ; c'est à coups de crosse de fusil qu'il se défend dès lors contre ces trois adversaires acharnés à sa perte : il les traite de chiens, fils de chiens, de traîtres à la cause sainte ; il leur jette à la face toutes les injures, toutes les malédictions. Son arme tourne au-dessus de leur tête comme tourne la meule du trépas ; mais ses ennemis, surtout les deux jeunes gens, sont d'habiles et vigoureux cavaliers ; ils évitent ses formidables coups, et sa massue ne rencontre que le vide.

« La partie était trop inégale pour se prolonger davantage. Une balle lui brise l'épaule ; une autre le frappe à la tête ; une troisième, tirée à bout portant, lui traverse la poitrine. Il tombe sanglant sous le ventre de son cheval ; mais ses cavaliers parviennent à l'emporter, mortellement atteint, hors du champ de combat.

« La lutte prend dès lors des proportions inouïes, et tout à fait inusitées dans les conflits entre Arabes : les partisans du marabout jurent par Dieu qu'ils le vengeront. La mêlée devient furieuse ; bientôt il pleut du sang ; les rebelles se précipitent en désespérés au milieu des assaillants. Il y a quelque chose de sinistre dans ces sables qui restent muets sous les pieds des chevaux roulant cette tempête humaine, laquelle, sur son passage, tigre de flaques rouges les fauves solitudes où elle se meut. Les chevaux, qu'enivrent la poudre et les bruits de la mêlée, sont à l'unisson des cavaliers : l'œil en feu, les naseaux grands ouverts, les oreilles droites et menaçantes, ils partagent leur fougue et leur rage ; leurs entrailles bondissent et grondent dans leurs flancs. Les cadavres des deux partis sont gisants, confondus, sur le passage de l'ouragan : des selles se vident à chaque instant, et des chevaux errent effarés et sans maître autour du champ de combat.

« Mais la chute du marabout, — qu'on croyait mort — ayant donné une nouvelle énergie à la résistance, il fallut bientôt engager toutes les réserves des goums, lesquelles, par un vigoureux et suprême effort, achevèrent la défaite des partisans du marabout, qui durent céder le terrain en abandonnant leurs tentes restées debout, leurs bagages et leurs troupeaux.

« Jamais, depuis le commencement de la campagne, les goums n'avaient déployé autant d'entrain, ni montré pareil acharnement dans les combats contre leurs coreligionnaires. Il est vrai de dire que nos goums étaient las de cet état de guerre qui durait depuis près d'un an, et qu'ils pensaient y mettre fin par la mort du chef de l'insurrection.

« Les pertes des deux côtés avaient été énormes ; les nôtres s'élevaient au chiffre de cinquante tués et de dix-sept blessés, et à une quarantaine de chevaux tués ou fourbus. On estime que celles des rebelles ont dû être supérieures aux nôtres.

« Le butin a été immense et nos goums eurent l'amer regret de manquer de moyens de transport suffisants pour emporter le tout ; ils en laissèrent sur le terrain de quoi charger des centaines de chameaux. Les chevaux eux-mêmes ployaient sous le faix des dépouilles de l'ennemi.

.

« Cette belle journée avait été rude pour tout le monde ; car le combat n'avait pas duré moins de cinq heures, de dix heures du matin à trois heures de l'après-midi... Il serait assez difficile de préciser de quel fusil venait la balle qui a déterminé la glorieuse fin de Sid Mohammed Ould Hamza (qui, du reste, ne mourut que dix-huit jours après le combat) ; le fils d'El Hadj Kaddour et celui de Si Ahmed Ould Kadi se disputèrent l'honneur de lui avoir porté le coup mortel ^[7]. »

Cet honneur, El Hadj Kaddour Sahraoui^[8] l'a, depuis lors, invoqué pour lui-même. Les dépositions à peu près certaines de témoins véridiques du combat l'attribuent à un simple cavalier des Harrar. C'est bien dommage... pour le récit.

Six années passèrent. L'insurrection ne s'était pas terminée par la mort de Si Mohammed. Si Ahmed d'abord, puis, en 1807, Si Kaddour en prirent la direction.

À la suite d'une série d'échecs, ce dernier, diminué, vaincu, mais non lassé, cessa momentanément la lutte, pour réparer ses forces. Cette accalmie, qui coïncida heureusement avec notre guerre contre l'Allemagne, prit fin au mois d'avril 1871. Alors, se croyant assez fort, le marabout reprit la campagne. Et nous le retrouvons, après des péripéties diverses, campé, au commencement de décembre, à El Kheroua. Pourchassé par le colonel Gand jusqu'à El Mengoub, un groupe de puits à une vingtaine de kilomètres au sud de Benoud, il accepte le combat, qui tourne rapidement pour lui en déroute. C'est à peine si, blessé assez grièvement, il parvient à se sauver avec son oncle Si Lala, également blessé. Il abandonne entre les mains de nos goums un butin considérable, parmi lequel deux étendards, et même son propre cachet. Douze cents tentes qui avaient suivi sa fortune furent reprises. En outre, on s'empara de sa smala, où se trouvaient encore une de ses femmes ainsi que ses deux fils Mohammed et Hamza [9].

Ce fut le dernier coup porté à la grande insurrection. Mais les négociations entamées avec ses chefs ne devaient aboutir qu'en 1883, après l'agitation causée par Bou Amama.

25 novembre. — Ayant donné l'ordre à notre convoi de marcher sans se presser, pour ne revenir à El Abiod que le jour suivant, nous nous séparâmes de la compagnie montée qui devait repartir seulement le 26 dans la direction de Bou Semghoun. Le long du versant oriental du Tismert, nous fîmes, suivis seulement de Congo, une marche rapide dont je n'ai gardé aucun souvenir particulier. Et le soir même, à El Abiod, nous retrouvions notre ami Slimane qui nous montrait, dans un sourire de bienvenue, son admirable rangée de dents blanches.

1. ↑ *Oglat Djedida*, réunion des « puits neufs ».
2. ↑ Les trois escadrons de cavalerie sous les ordres du commandant de Galliffet.
3. ↑ *Sid*, seigneur ; *Sidi*, mon seigneur. Par abréviation *Si*, bien que *Si* soit une particule commune à tous les taleb.
4. ↑ *Daira*, la garde.
5. ↑ L'agha de Fronda. Sid Ahmed Ould kadi est celui qui, le matin même de l'affaire d'Ain Bou Beker, suppliait le colonel Beauprêtre de considérer Sahraoui comme son pire ennemi.
6. ↑ *Ouali*, saint.
7. ↑ Colonel C. Trumelet, *Histoire de l'Insurrection des oulad Sidi ech Cheikh*.
8. ↑ El Hadj Kaddour Sahraoui était destiné à mal finir. Pendant l'insurrection de 1881, il trouve moyen de nous trahir encore une fois, avec ses goums, au combat de Tazina. Arrêté en 1883, puis révoqué, il est mort pendant l'internement auquel il fut condamné.

9. [↑] Mohammed fut placé dans la suite au lycée d'Alger. Revenu en 1884, il est mort à Timendert en 1886. C'est lui qui marcha quelque temps avec Marcel Palat, au Touat. Hamza est aujourd'hui caïd des Oulad si el hadj Bou Hafs.

VIII

Bou Amama et l'insurrection de 1881.

Nous passâmes la soirée, M. Naimon et moi, à deviser encore des choses arabes.

Comme toujours, mon rôle se bornait à lui faire des questions auxquelles il répondait avec une bienveillance inlassable.

J'avais en tête un certain Bou Amama, dont ces messieurs avaient parlé, entre eux, à Benoud, et dont le nom ne frappait point pour la première fois mes oreilles.

Et je désirai savoir ce qu'il avait fait.

« Une insurrection, tout simplement, me répondit mon mentor, une insurrection qui troubla deux années notre Sud oranais et que tua définitivement le prolongement de la voie ferrée d'abord jusqu'à Mecheria, puis jusqu'à Aïn-Sefra. Le chemin de fer est trop commode pour le transport des vivres et des troupes pour qu'un soulèvement de tribu, dans son voisinage, ne puisse être vite arrêté. »

« Elle éclata, en réalité, dans l'un des ksour jumeaux de Moghar. Ces deux oasis sont situées à une quarantaine de kilomètres à l'ouest d'Aïn-Sefra.

« Cependant je m'y suis rendu, l'an dernier, par le Sud, en partant de Djenien, et en longeant la ligne.

« Le trajet n'est pas long, mais très difficile à travers les escarpements.

« L'oasis apparaît assez brusquement : quatre ou cinq mille palmiers, groupés sur les deux rives d'un oued, entourés de vestiges de murailles et de tours branlantes : Moghar Foukani (Moghar le haut).

« Le Ksar, pauvre et sale, se recroqueville au nord, peureusement, contre les jardins. Ce fut un grenier des Hamyane, convoité à plus d'une reprise et pillé par les gens du Zegdou.

« En 1849, Pelissier y conduisit la première colonne française, ainsi qu'à Moghar Tahtani (Moghar le bas), où je me rendis aussitôt et sans m'arrêter.

« Ce second village, très proche du confluent de l'oued Moghar avec l'oued Namouss, se présente sous des apparences moins misérables, avec sa forêt de vingt mille palmiers. Les souvenirs anciens et récents qui se rattachent à son passé lui donnent une place importante dans l'histoire du Sud oranais.

« Sidi Cheikh, avant de se fixer définitivement à El Abiod, avait entrepris, comme vous devez le savoir, puisqu'on vous a raconté son histoire, de parcourir les principales villes du Maroc, afin d'y recueillir, dans leurs zaouïas, la doctrine et les enseignements des marabouts célèbres et des mystiques, nombreux, à l'époque, dans ce pays. Après qu'il se crut suffisamment perfectionné dans la science de Dieu, il songea au retour vers la tente paternelle. C'est alors que, passant à travers le pays des Hamyane, il trouva ces nomades si éloignés du bien, si indifférents à la prière et aux choses de la religion, qu'il résolut de ne pas pousser plus loin, pour le moment, afin de se consacrer quelque temps à leur salut. Dans ce but, il s'installa dans Moghar Tahtani, où ces tribus se rendaient assez fréquemment, soit pour ensiloser leurs grains, soit pour les y reprendre au fur et à mesure de leurs besoins, et y fonda une zaouïa dans laquelle il installa de savants lettrés mandés du Maroc. Son œuvre gagna rapidement dans le pays une grande considération et ne tarda pas à devenir florissante. Ce n'est qu'alors que, la confiant provisoirement à un de ses disciples, il retourna vers El Abiod. Il ne cessa point, pour cela, de la couvrir d'une grande sollicitude ; il y revint à plusieurs reprises dans la suite ; enfin, plus tard encore, il y envoya, pour la diriger, l'un de ses propres fils, Sidi Tadj, né de son mariage avec une Figuigienne.

« Tadj finit ses jours et fut enterré dans la zaouïa. Ses enfants se fixèrent quelques années dans le pays, puis, l'œuvre paternelle périclitant, ils émigrèrent presque tous dans la patrie de leur mère, où maintenant encore habite en partie leur descendance.

« C'est dans cette fraction marocaine des Oulad Sidi Cheik Gharaba que naquit, en 1840, Mohammed bel Arbi, surnommé Bou Amama^[1], au lieu dit Hammam Foukani, un des neuf ksour de Figuig.

« Son père, petit marabout misérable et mendiant, vivait uniquement des rares aumônes que lui valait sa qualité de descendant de Sidi Cheikh. Lorsqu'il mourut, Mohammed bel Arbi, encore très jeune, fut recueilli par un mokaddem des Cheikhiia^[2], qui lui enseigna, outre le Koran, les pratiques et les prières spéciales de son ordre. On le remarqua dès lors pour son observance rigoureuse et publique des règles de la confrérie. De là l'origine du prestige qu'il acquit par la suite.

« Il sut l'augmenter par divers procédés qui lui réussirent au delà de ce qu'il pouvait espérer.

« Ainsi, grâce à une troupe de jongleurs nomades, qui séjourna un assez long temps au village, et dont il sut se faire apprécier, il apprit certains tours d'escamotage qui agirent puissamment sur les cerveaux primitifs de ses concitoyens. Mais sa réputation s'élargit surtout lorsqu'il se fit passer pour fou.



MOGHAR TAHTANI (Cliché du D^r Peich.)

« Les insensés, en effet, sont considérés par les indigènes comme des gens particulièrement favorisés des grâces de Dieu. Aussi nul n'est respecté par eux au même degré que le « maboul ». Mohammed se donna ainsi le renom d'un saint homme, si bien qu'à la mort du mokaddem qui l'avait recueilli, il prit sa place, avec l'approbation de tous. C'est alors que, se voyant arrivé, malgré sa jeunesse, à une popularité sérieuse, il sentit son ambition grandir.

« Le champ d'expériences qu'il ensemençait lui sembla indigne de sa fortune. Il en chercha un plus vaste et crut le trouver dans notre Sud oranais, où le calme n'était pas encore entièrement revenu depuis l'insurrection de 1864, bien que cependant les chefs des Oulad Sidi Cheikh Cheraga, battus, se fussent réfugiés au Maroc.

« Il s'en fut donc habiter Moghar et tout d'abord releva de ses ruines la zaouïa qu'y avait fondée l'ancêtre Sidi Cheikh. Quelques clients seulement en apprirent d'abord le chemin. Leur nombre augmenta rapidement dès que Bou Amama eut fait connaître que Sidi Cheikh daignait lui apparaître assez souvent la nuit parce qu'il l'avait choisi pour réformer son ordre. Son succès alors dépassa ses espérances. Il en profita pour commencer à travailler nos tribus de Trafis, au moyen de ses envoyés particuliers ou mokaddem. On eut vent de cette agitation et l'on expulsa le marabout du territoire algérien ; puis on se résolut à arrêter ses émissaires.

« La première exécution de ce genre fut confiée, au mois d'avril 1881, à un officier du bureau arabe de Géryville, le lieutenant Weinbrenner. On le chargea d'aller dans un douar de Trafis — les Djeramma — et d'y opérer l'arrestation d'un mokaddem signalé comme dangereux.

« Weinbrenner fut très bien accueilli, comme le sont toujours les représentants de l'autorité ; mais les gens du douar refusèrent tout d'abord de lui laisser prendre leur mokaddem. Cependant, après de longs pourparlers, se rendant à la persuasion ou aux menaces, ils se décidèrent à le laisser agir.

« Sa mission terminée ainsi heureusement, Weinbrenner, déjà remonté à cheval, se disposait à partir, emmenant son prisonnier, lorsque le chef du douar le supplia d'accepter auparavant la « diffa » qu'il lui avait fait préparer, au milieu des tentes, sur un tapis étendu à même le sol. L'officier,

prudemment, refusa ; mais, le cheikh insistant, il jugea impolitique de vexer, par la grossièreté d'un refus, ces gens qui s'étaient soumis à ses ordres, malgré qu'il leur en eût coûté. Mettant donc pied à terre, il s'avança, au milieu de l'habituel cercle d'inoffensifs curieux, jusqu'au tapis et, tout en causant, se baissa pour prendre des dattes dans un plat de bois.

« Instantanément, de dessous les burnous rejetés sur les épaules, des matraques et des fusils jaillirent. Weinbrenner n'eut pas le temps de se redresser ; assommé, il tomba mort, la face en avant. Son escorte subit un sort analogue : le caïd, dont dépendaient les Djeramma, fut ligotté et emporté ; son frère resta étendu, le corps percé de onze blessures ; deux spahis furent tués ; le troisième, quoique blessé, put cependant s'enfuir et gagner Géryville. Seul le maréchal des logis de spahis se tira d'affaire intact : empoignant un enfant, il s'en fit un bouclier et sortit de la bagarre à reculons. C'est du moins l'explication que l'on reçut de lui lorsque, ne pouvant se défendre de certains doutes à son égard, on s'étonna qu'il eût réussi à revenir sain et sauf^[3].

« Si cet attentat n'était pas prémédité, du moins un mouvement général se concertait-il déjà ; sans cela comment s'expliquer que, ce même jour, d'autres Trafis coupaient le télégraphe autour de Géryville, d'autres encore arrêtaient, sur la route de Saïda, la voiture faisant le service du courrier et s'y emparaient d'un fonctionnaire de l'intendance qui rejoignait son poste ? Le pauvre homme passa par d'atroces transes ; il en fut quitte cependant pour la peur : des femmes intercédèrent en sa faveur ; au lieu de le tuer on se contenta de le dépouiller, puis on le rendit, trois jours après, non loin de là, au poste des Saules.

« Ces différents événements contribuèrent à augmenter l'agitation des Trafis. Mais, pour être en mesure de faire défection, il faut aux nomades des provisions, sans quoi ils risqueraient de mourir de faim. On peut même étendre cette donnée en disant : l'indigène ne se lance dans l'insurrection que lorsqu'il est riche, c'est-à-dire après plusieurs bonnes années, pendant lesquelles il a pu convenablement vendre ses moutons ou ses laines et acheter l'orge ou le blé à bon compte.

« Dans le but précisément de ne pas les laisser maîtres absolus de leurs ressources, on les obligeait à emmagasiner leurs grains dans des silos,

groupés en un même lieu pour tous les gens d'une tribu, sous la garde de l'autorité.

« Or les Trafis avaient leurs grains ensilosés près du poste des Saules^[4]. Par surprise ils purent les enlever à cette même époque. Rien ne s'opposant donc plus à leur soulèvement, ils rejoignirent Bou Amama, qui rôdait au sud de nos ksour.

« Beaucoup, dès lors, demandaient la guerre sainte ; cependant il restait quelques indécis ; un miracle survint qui les entraîna définitivement en les convainquant que celui qui voulait les conduire était bien l'envoyé de Dieu. « Il y a encore ici, disait Bou Amama aux plus enflammés qui le pressaient de marcher, des traîtres qui ont projeté de me livrer à nos ennemis. Je ne les connais point, mais Dieu les dévoilera et les punira. Alors seulement j'agirai. » Un jour, effectivement, un homme s'approcha de lui tandis qu'il s'isolait dans la prière, avec le dessein sûrement de l'appréhender, puis, aidé par des complices, de l'enlever. Mais lui, soudain illuminé, devina ses projets. D'une baguette qu'il tenait à la main il toucha légèrement le perfide au bras et le cloua sur place, et l'on vit alors le pistolet que cet homme portait suspendu au cou par une cordelière, se soulever de lui-même, se dresser contre la poitrine du misérable, partir sans que personne eût touché la gâchette et le renverser mort.

« — Ainsi périront les traîtres ! » fit le marabout à ceux qui de près avaient vu le prodige.

« Dès lors, pouvait-on douter que Bou Amama fût l' élu de Dieu, celui qui devait rejeter les Français à la mer ? Il ne restait plus qu'à le suivre maintenant, puisque c'était écrit !

« Et un enthousiasme indescriptible s'éleva. Les femmes et les enfants parcouraient les campements en agitant des étendards et en proclamant la guerre sainte. Les hommes, entraînés par une force à laquelle ils n'essayaient plus de résister, se pressèrent à la koubba de Sidi Mohammed ben Slimane, père de Sidi Cheikh, et là, sur les cendres vénérées, jurèrent de marcher contre l'infidèle, d'exposer leur vie pour la cause sacrée.

« Après quoi Bou Amama les conduisit à El Abiod ; il allait, lui, Mohammed bel Arbi, l'infime serviteur de Dieu, recueillir auprès du

tombeau du grand ancêtre le pouvoir surnaturel qui lui permettrait de reprendre Géryville d'abord, tout le pays arabe ensuite.

« L'insurrection de 1881 était commencée. (8 mai).

« Presque aussitôt une colonne partit pour disperser les contingents de l'agitateur. Malgré un combat livré à Chellala, elle ne put arrêter leur marche.

« Bou Amama vint tourner dans la direction de Géryville. Il trouva du secours chez certaines de nos tribus ; il en razzia d'autres ; il assassina un petit nombre de braves gens, tels que ce brigadier télégraphiste du nom de Brincard, qui, surpris pendant qu'il réparait la ligne, fut tué avec son escorte. Mais il n'osa rien contre le poste lui-même.

« Il gagna ensuite Méchéria, songeant à pousser une pointe hardie vers le nord.

« En même temps, il faisait des propositions à Si Kaddour, cherchant à l'entraîner avec lui. Mais, prudemment, le chef des Oulad Sidi Cheikh Cheraga refusa l'association : son intérêt n'était point de soutenir, de sa vieille et solide influence, cette influence rivale, nouvelle encore et chancelante.

« Qu'importait à Bou Amama ? Réduit à ses propres forces, il avait fait déjà de grandes choses ; à coup sûr Dieu ne l'abandonnerait point par la suite. Et il remonta seul au delà du Kreider. Pendant cette pointe sur Saïda, les Européens de Kralfallah et de Tafarouah, stations alors extrêmes de la Compagnie franco-algérienne, où se trouvaient des chantiers d'alfa, furent massacrés. On attribua ces actes de sauvagerie au chef de l'insurrection. Il est probable qu'il n'y fut pour rien. Les vrais coupables furent sans doute les indigènes du pays, qui, soit pour piller, soit pour se venger d'exactions dont ils auraient été antérieurement les victimes, firent le sac des chantiers.

« Bientôt poursuivi, combattu, mis en déroute, pourchassé, il se vit obligé de revenir en arrière assez rapidement (juillet 1881). Et ce fut la fin de ses triomphes.

« À son tour, il chercha au Maroc un asile, que nos colonnes violèrent, le poursuivant jusqu'à 140 kilomètres au sud de Figuig.

« En 1882, il fit encore parler de lui. C'est lui, prétend on, qui attaqua vigoureusement et ramena une mission topographique conduite par le capitaine de Castries, sur le chott Tigri, au Maroc.

« Abandonné ensuite par la plupart de ses fidèles, il se réfugia dans l'oasis de Deldoul, au Gourara.

« Il revint à Figuig lors de la création des forts sahariens par lesquels il se croyait menacé. Il en est reparti au commencement de 1902, lorsque la Commission de délimitation franco-marocaine entreprit ses travaux. Mais il ne s'en est pas éloigné beaucoup. Son influence, à présent bien amoindrie, on prétend qu'il la met plutôt à notre service qu'il ne s'en sert contre nous. Bien des méfaits lui ont été reprochés, ces derniers temps, où il ne fut pour rien probablement. Tout récemment encore, il faisait rendre par une bande de brigands — toujours ces gens du Zegdou, dont j'ai eu déjà, plusieurs fois, l'occasion de te parler — des chameaux qu'ils avaient volés à nos gens de l'Extrême-Sud.

« Et je ne crois pas que, malgré ce qu'ont pu dire de lui les journaux récemment, il ait joué un rôle sérieux dans les derniers événements du Sud oranais.

« Je penserais plutôt, avec certains officiers des Affaires indigènes, qu'il désirerait se faire accorder « l'aman » ou pardon dans de larges conditions. Quelques milliers de francs comme pension, et une bonne petite place d'agha, voilà qui sans doute ne serait pas pour lui déplaire. Mais on se fait tirer l'oreille. En tout cas, pour la plupart des gens du Sud, s'il est toujours un marabout considéré, il n'est plus le guerrier saint, l'élu de Dieu qui doit rejeter les Français à la mer.

« L'insurrection de 1864 avait enflammé tout le Sud algérien, s'était étendue jusqu'au Tell, et avait duré des années ; celle de 1881 resta localisée ; quelques mois suffirent pour l'étouffer. C'est que déjà notre Sud oranais, occupé plus fortement, était pénétré par une voie ferrée. Avec le chemin de fer on amène si aisément des secours de toute sorte, hommes et vivres, aux points menacés !...

« On vient de le voir pour le bombardement de Figuig.

« Et maintenant, à Moghar Tahtani, de la zaouïa et de l'habitation de Bou Amama, rasées en 1883, il ne reste plus qu'une citerne, le « Puits de Bou

Amama », où nagent paisiblement quelques barbillons.

« Par contre, vous y voyez encore des constructions élevées plus tard par les spahis que l'on y détacha pendant un certain temps. Elles ont résisté en grande partie aux outrages des hommes. »

Je pus en effet visiter, avec M. Naimon, une tour dressée au sommet d'un mamelon du haut duquel on domine l'oasis entière et la vallée. Un chemin couvert, en parfait état, la relie, en bas, au bordj où campaient nos spahis.

À l'entrée de ce bordj, sur le montant intérieur du portail, côté gauche, une inscription latine s'étale, suivie des noms de tous les Français, officiers compris, qui créèrent le poste :

HIC DUX ET NON MULTI SPAHIS
LABORE IMPROBO ÆDIFICAVÉRUNT
MUROS, DOMOS STABULAQUE ET
CASTELLUM MOGHAR TAHTANI
IN ANNO 1889.

1. ↑ Bou Amama, le père du Turban, le maître du Turban. C'est un des titres que les Cheikhiia avaient décernés à Sidi Cheikh. Mohammed bel Arbi l'adopta pour lui-même.
2. ↑ Mokaddem, envoyé d'une confrérie religieuse, qui a le pouvoir de porter la parole, de prêcher, de faire de la propagande enfin.
3. ↑ Leur coup fait, les Djeramma plièrent les tentes et s'enfuirent au Maroc. Ils sont encore maintenant avec Bou Amama. Dans leur exode hors de notre territoire, ils se donnèrent la satisfaction de forcer leur ancien caïd, fait prisonnier par eux, à les servir comme chamelier. — Un monument commémoratif a été élevé au lieutenant Weinbrenner au lieu dit : Bouïb bou Zouleï, où il fut assassiné.
4. ↑ Le poste des Saules, construit à la pointe du chott Chergui, occupé par une section de la Légion, gardait la vieille route de Géryville à Saïda ; il a été supprimé en 1897.

IX

26 novembre. — En route pour Chellala ! Non pas le Chellala du Sud, — *Gueblia*, — le Chellala peuplé de Tedjiniia, misérable hameau d'une centaine de gourbis dont la plupart sont de simples trous creusés dans le tuf ; celui-là, nous le laisserons sur notre droite, sans nous en occuper autrement. Mais le Chellala du nord, — *Dahrana*, — le Chellala des Trafis, le Chellala de l'Histoire enfin.

Vingt-cinq kilomètres d'alfa et nous y fûmes.

J'écoutais parler M. Naimon.

« Placé contre l'entrée sud-ouest du long défilé que forment les deux chaînes parallèles dites : « Les Moualok ^[1] », le Chellala du nord s'élève au point de rencontre des routes venant de Géryville, d'Aïn-Sefra, de Benoud par Bou Semghoun, et d'El Abiod. D'où son importance et la raison des combats qui s'y sont livrés. Aussi les maisons, solidement construites en pierres maçonneries, et la large ceinture de jardins emmurés qui les entoure, constituent-elles un appui solide ; moins cependant que la puissante protection dont les couvrent et le père de Sidi Cheikh, — Sidi Mohammed ben Slimane, — et son oncle, — Si Ahmed ould Medjdoub, — qui, tout auprès, dorment leur dernier sommeil sous de spacieuses koubbas, but de nombreux pèlerinages. Sidi Cheikh pourrait-il ne pas appuyer de tout son pouvoir, auprès d'Allah dont il est l'ami, les faveurs demandées par des personnages qui le touchent de si près ? D'autant qu'il habita lui-même le pays un certain temps, à l'époque de sa jeunesse, et que, même, il y produisit un de ses premiers miracles. S'y rendant un jour, à cheval, en compagnie de son père, ils croisèrent un vieux marabout du nom d'Abd el Djebbar qui, depuis peu, était venu y planter sa tente. Aussitôt Sidi Mohammed, sautant à terre, se précipita, plein de respect, pour saluer le

vieillard. Mais son fils ne le suivit point. Abd el Djebbar, stupéfait d'un tel manquement aux coutumes, le sermonna vigoureusement :

« — Comment, polisson, tu restes a cheval au lieu de venir, comme ton père, me présenter tes devoirs ? Jolie éducation que tu as reçue là, petit morveux !

« — Tu as tort de me traiter ainsi, repartit le jeune homme, tu ne sais pas à qui tu parles. Tu es un saint homme, je le veux bien ; mais je suis encore plus saint que toi, quoique très jeune.

« — Un saint, toi ? Non ; mais un enfant orgueilleux.

« — Tu te trompes. Je suis un ami de Dieu, et tu sais bien qu'il ne supporterait pas, chez ses élus, le plus petit germe d'orgueil, fût-il seulement du poids d'une graine de moutarde. Pour te montrer que j'ai dit la vérité, tiens... »

« Et, dans le vide, il traça un signe mystérieux de sa main droite. Incontinent Abd el Djebbar et les gens qui se trouvaient avec lui disparurent dans la terre, qui, après s'être ouverte pour les recevoir, se referma au-dessus d'eux.

« Cependant Sidi Mohammed, pris de pitié, intercédait pour eux :

« — Ne leur fais aucun mal ; ils ont péché par ignorance ; ils ne pouvaient pas savoir... »

« Sur un nouveau geste, la terre rendit ceux qu'elle venait d'engloutir. Alors Abd el Djebbar, descendant de cheval, s'en fut vers le jeune homme, et, s'excusant humblement, sollicita un pardon qui lui fut d'ailleurs généreusement octroyé.

« De Chellala, où s'étaient concentrés les Trafis prêts à se soulever, partit, on l'a vu, l'insurrection de 1881. C'est là que Bou Amama parvint à les décider ; là que, dans la koubba de Sidi Mohammed, ils lui prêtèrent le serment de mourir pour leur foi ; de là qu'il les emmena implorer avec lui l'appui du grand Sidi Cheikh à El Abiod ; là enfin qu'il revint aussitôt pour marcher sur Géryville.

« Alors, dans le défilé même des Moualok, il livra son premier combat, contre la colonne de Géryville envoyée au-devant de lui.

« Notre infanterie marchait en carré, flanquée de sa cavalerie, suivie de son convoi et précédée de ses goums, que commandait un certain chef de notre connaissance, El Hadj Kaddour Sahraoui : traître en 1864, lors de l'affaire Beauprêtre, réhabilité à nos yeux par l'homérique lutte de Garet Sidi Cheikh, il allait nous trahir pour la seconde fois.

« Devant nous, tenant la largeur presque entière du défilé, s'avançaient les insurgés, l'infanterie au centre, les cavaliers sur les ailes. Ils allaient, impassibles, sous notre feu ; ceux qui tombaient étaient aussitôt remplacés ; leur ligne ne présentait pas un vide. Mais, à 150 mètres de nous, trop cruellement éprouvés, leurs fantassins cèdent. À ce moment leurs cavaliers, enlevés avec vigueur, se précipitent sur les goums de Sahraoui, qui, de suite, tournent bride, s'enfuient à la charge, paralysant nos feux, traversent le carré, jettent le plus grand désordre dans le convoi et disparaissent. Déjà la lutte avait repris et les cavaliers dissidents étaient rejetés. Mais la retraite des goums avait trompé nos chameliers qui, nous croyant perdus, jugèrent le moment venu de se débarrasser d'une corvée gênante et de déguerpir. Coupant donc les liens qui fixaient la charge des chameaux, ils s'enfuirent, emmenant leurs bêtes. Et comme le peloton de chasseurs d'Afrique chargé de les surveiller voulait s'opposer à ce mouvement, ils n'hésitèrent pas à tirer sur lui. C'est ainsi que le chef de ce peloton, le lieutenant Laneyrie, fut tué et foulé aux pieds^[2].

« Pendant ce temps, en tête, le combat se terminait par la retraite des dissidents. Mais les désordres de l'arrière ne permirent pas de les poursuivre.

Ce fut le dernier combat livré à Chellala ; d'autres s'y étaient déroulés depuis l'époque où, pour la première fois, ce village fut occupé par une colonne française (1845).

Le plus important eut lieu en 1865, peu de temps après le combat de Garet Sidi Cheikh, où les rebelles avaient perdu leur chef. Si Mohammed.

Si Ahmed avait pris la direction de l'insurrection. Avec son oncle Si Lala, qui ne désarmait jamais, il projeta un mouvement vers le Nord. Mais ses goums furent battus à Kheneg-Souez, et le colonel de Colomb put, sans l'inquiétude d'être tourné, aller s'attaquer à Si Lala, qui avait déjà commencé sa marche vers Géryville. C'est à Chellala qu'il l'atteignit... Ici

je laisse encore une fois le chantre de la « Cheikhyade » faire le récit de cette journée.

« Contre notre carré, les fantassins de Si Lala, profitant très habilement des moindres accidents de terrain, engageaient un feu violent. Quelques obus à balles en calmèrent la fougue et les rendirent plus prudents.

« Mais les cavaliers rebelles, pris subitement d'une sorte de frénésie, et comme honteux, eux, les agiles, de ne pouvoir avoir raison d'hommes embarrassés d'un lourd convoi, se mirent à tournoyer vertigineusement autour des quatre faces du carré qui continuait sa marche, vidant leurs fusils dans la masse, et allant s'abriter de son feu et recharger leurs armes dans les plis de terrain dont est haché le chemin parcouru par la colonne. Vingt fois ils se précipitent, comme des fauves blessés, et en poussant d'effroyables cris, sur les quatre faces de cette citadelle mouvante pour chercher à y faire brèche et à y jeter le désordre ; mais ils se heurtent contre le calme et l'imperturbabilité de nos fantassins, qui, familiarisés déjà avec ce genre d'ennemis, tiraient sans se presser et sans perdre une balle.

« Cette impuissance des rebelles ne faisait qu'accroître leur surexcitation et leur rage ; dès lors leur audace, leur témérité ne connaissent plus de bornes : debout sur leurs étriers, la bride au pommeau de la selle, l'œil en feu, l'injure et l'écume à la bouche, la rage au cœur, le fusil tournoyant en l'air, ils se lancent en enfants perdus, et s'abattent comme une volée d'oiseaux gigantesques sur les faces du carré ; mais ils y sont reçus par la mort, qui noie la sainte fureur des « Mouedjeheddin^[3] » dans les flots de leur sang et qui en fait des martyrs de la Guerre Sainte.

« Il fallait pourtant en finir : exaspérés par cette lutte qui décime leurs guerriers sans profit pour leur cause, ivres de poudre, de bruit, de mouvement et de sang, les chefs des rebelles ont résolu de tenter un suprême et décisif effort ; ils réunissent autour d'eux tout ce qui restait debout de ces valeureux cavaliers qui, depuis un an, combattent pour la foi. Si Lala leur rappelle leurs glorieuses journées de poudre depuis qu'il avait levé l'étendard de la révolte, et « aujourd'hui encore, leur disait-il, il faut vaincre ; car il n'y aura que la honte pour les Musulmans qui désespéreront de la victoire et tourneront le dos au combat. Il ne faut pas que nos femmes

puissent nous jeter à la face le reproche d'avoir fui devant une poignée de chrétiens ! »

« Puis, prenant la tête de la charge, Si Lala, suivi d'une cinquantaine de cavaliers d'élite, se précipitait avec une impétuosité irrésistible sur l'une des faces du carré en marche : pareils à une trombe de fer et de feu, ces merveilleux cavaliers fondent sur la ligne des tirailleurs de gauche tenue par les zouaves, qu'ils culbutent sur leur passage, et pénètrent dans le carré, où ils jettent le désordre. Le moment était critique ; mais le commandant de Galliffet a vu le danger : il enlève vigoureusement ses escadrons, se précipite sur les assaillants, les repousse et les rejette en dehors de la ligne des tirailleurs, lesquels, ayant repris leurs rangs, fusillent à leur tour les cavaliers de Si Lala tant qu'ils restent dans la portée de leur armes.

« Cette dernière charge de Si Lala lui coûte quelques-uns des meilleurs cavaliers qui suivaient sa fortune, aussi, à partir de ce moment, l'attaque commença-t-elle visiblement à faiblir ; peu à peu le feu des rebelles diminue d'intensité, puis les dernières paroles de la poudre se perdent dans les sinuosités de la vallée. Les rebelles avaient disparu. Le calme venait remplacer la tempête, et il ne restait plus d'autres traces du passage de l'ouragan que quelques cadavres dont les burnous blanc-sale se confondaient avec le sol, des chevaux errants traînant des selles vides sous leur ventre, et cherchant, la tête haute et la lèvre supérieure relevée, la direction perdue.

« L'action avait duré quatre heures. Et jamais, depuis le commencement de l'insurrection, on n'avait vu les Arabes combattre de si près, avec autant d'audace et d'acharnement... ^[4] »

Un rude joueur, ce Si Lala, père du grand Si Hamza !

Il fut l'âme de l'insurrection de 1806. De ses excitations, de ses conseils et de son bras infatigable il soutint ses quatre neveux, qui furent successivement les chefs religieux des Oulad Sidi Cheikh Cheraga : Et Si Slimane, qui commença la révolte puis succomba peu après, à l'affaire Beauprêtre ; et Si Mohammed, qui tomba l'année suivante à Garet Sidi Cheikh ; ensuite Si Ahmed, qui, battu à Kbeneg Souez, comme nous venons de le voir, laissa son oncle supporter seul le poids des journées de Chellala, mais prit sa revanche dans la suite, et mourut deux ans plus tard au Maroc ;

enfin Si Kaddour, dont nous avons vu ailleurs le rôle brillant. Mais, dominant les neveux, se lève la figure de l'oncle, du rebelle irréductible, qui, le premier dressé contre nous, resta debout le dernier. Sa soumission complète précéda de bien peu sa mort (1895).

« N'oublions pas, à côté de ceux-là, une personnalité moindre, ce Bou Amama qui manqua non de l'audace mais de l'influence seulement, toutes deux nécessaires cependant chez les indigènes pour faire de grandes choses.

« Tous ont été vaincus par nous, mais ce ne fut pas sans des difficultés innombrables et des pertes sérieuses.

Ce sont eux qui ont semé ; ce sont les Ed Dine, les Hamza et les Larbi qui récoltent. Espérons, — pour eux, — que l'envie de semer à leur tour ne les prendra jamais. »

Ainsi termina M. Naimon, tandis que nous retournions au Ksar après une visite au tombeau du père de Sidi Cheikh.

1. ↑ Les Moualok comprennent le Milok el Guébli et le Milok el Dahrani.
2. ↑ Le lieutenant Laneyrie fut enterré à Chellala. On lui fit un cercueil avec des débris de caisses à biscuit. On lui a, depuis, élevé un monument au village.
3. ↑ Mouedjeheddin, combattants pour la guerre sainte.
4. ↑ Colonel Trumelet. — *Histoire de l'Insurrection des Oulad Sidi Cheikh*.

X

Chez le caïd Slimane. — Chasse aux mouflons.

26 novembre. — Au sortir d'El Abiod, quitté « pour de bon » cette fois, nous nous dirigeons vers le campement de Slimane, situé à une vingtaine de kilomètres à l'ouest des Arbaouat.

Il avait plu abondamment durant la nuit. Du sol mouillé, qui séchait au soleil levant, s'échappait, comme d'une étoffe trempée dont l'eau s'évapore, une buée légère d'abord, mais bientôt changée en brouillard épais. Pour cette raison il nous fut impossible, au moment d'entrer dans les montagnes des ksour, de distinguer une dernière fois, en nous retournant, les coupoles de la ville sainte des Oulad Sidi Cheikh.

Le terrain un peu glissant et le pays très accidenté ne nous permettant pas de trotter, nous nous trouvions, vers onze heures, encore assez loin des Oulad Abd el Krim. Slimane, qui avait prévu le cas, nous invite en conséquence à nous arrêter sur les bords d'un oued fangeux. D'une musette de laine accrochée au pommeau de sa selle, il tire successivement un gigot et quelques côtelettes, — restes d'un « messaouar » de la veille, — puis quatre galettes de pain^[1] et des dattes. Repas, sinon très plantureux, du moins suffisant et que nous sûmes apprécier à sa valeur.

Un peu altéré, j'attendais, non sans impatience, que Slimane offrit également de quoi boire — lait ou eau conservés dans quelque peau de bouc. — Rien. À la fin, n'y tenant plus, je lui montre ma timbale d'un air interrogateur et fais le geste de boire. Il rit aux éclats et, désignant le liquide bourbeux qui coule à nos pieds, prononce : « L'oued ! » « Ça ? Pouah !... Il se moque de moi, dites, monsieur Naimon ?

— Non pas, mais vous l'étonnez beaucoup en demandant autre chose. Essayez de boire cela ; vous verrez qu'on s'y fait : Tenez ! » Et il me donna

l'exemple.

Alors, à l'aide de mon mouchoir comme filtre, je commençai par passer le liquide jaune ; je parvins tout au plus à le débarrasser d'un peu de son sable, mais non de sa couleur ocrée. C'était bien long, en outre, et insuffisant comme procédé. C'est pourquoi je me décidai à boire simplement, sans autre cérémonie, à même l'eau puisée. Et ma foi, je l'avoue à ma honte, le premier dégoût surmonté, je m'y habituai très vite.

Mon pauvre vieux Porthos, en nous regardant manger, faisait triste mine. Hélas ! je n'avais rien pour lui : pensant, d'après les renseignements reçus, le douar beaucoup plus proche, nous n'avions pas emporté d'orge.

Et, vraiment, il m'eût fallu déployer une charité à laquelle se refusait mon appétit, pour partager avec lui mon misérable morceau de galette. J'essayai bien de le consoler en lui promettant, pour le soir, des musettes bondées ; j'ai peur de n'avoir pu le convaincre.

Vers trois heures et demie, arrivée à sensation au milieu d'un important douar ; installation dans une des grandes tentes centrales, non loin de celles de la famille de Slimane. Et bientôt, allongés sur des tapis, autour d'un plateau en cuivre repoussé, nous savourions le café traditionnel. Notre hôte, accroupi auprès de nous, causait à M. Naimon en gardant dans les mains ses pieds nus. Je commençai par me choquer de ce laisser-aller de tenue. Puis je songeai que les mœurs du nomade, même lorsqu'il est « de grande tente ^[2] » tiennent peu de nos habitudes d'hygiène et de propreté : l'eau, cette chose rare, il ne faut pas la perdre à des ablutions. Quant au berger, à l'homme de peu, s'il est lavé parfois, ce ne peut être que lorsqu'il pleut.

Le Prophète les connaissait bien, ses fidèles, lorsqu'il leur faisait une obligation des ablutions. Par malheur il dut se contenter d'en imposer le simulacre lorsque l'eau manquerait... et elle manque presque toujours. De la conversation tenue par M. Naimon avec le caïd je ne comprenais rien. Simplement me frappa, prononcé à plusieurs reprises, et sans tendresse, le nom des Oulad Sidi Cheikh. — Oui, je sais ; les Trafis, parmi lesquels figurent les Oulad abd el krimm, les détestent : vieille querelle de frères ennemis. — Mais je m'ennuyais et je sortis, dans l'intention de faire un tour de douar. Idée malencontreuse : je faillis être dévoré par les chiens. Chaque tente possède un certain nombre de ces gardiens indispensables pour des

habitations souvent isolées. Vilaines bêtes, au museau pointu, à la queue très fournie, attachée bas dans un arrière-train avalé ; métis de chacal et de loup.

Les premiers qui signalèrent ma présence en attirèrent d'autres ; j'allais être entouré sans le secours que m'apporta le « khalifa » du caïd. Délivré à coups de matraque et de cailloux lancés, je m'empressai de rentrer, préférant encore subir une conversation arabe plutôt que d'abandonner un morceau de mes mollets.

Particulièrement soignée, la cuisine de Slimane. Jamais, jusqu'à ce soir, je n'avais mangé d'aussi délicieuse « chorba^[3] », d'aussi savoureux ragoûts, un couscouss et des gâteaux au miel si appétissants. Comme boisson, outre les vins habituels, dont, bien entendu, nous étions seuls à boire, M. Naimon et moi, on nous offrit du lait de chamelle. J'en pris d'abord par simple amour de la couleur locale, tout en lui trouvant un goût fort et âcre ; j'en bus ensuite par bravade, malgré des recommandations reçues : « Méfiez-vous, René ; dangereux, le lait de chamelle... »

L'heure du coucher venue, on replia les tapis pour former des espèces de lits, on entoura le bas de la tente avec de l'alfa pour empêcher le froid d'y pénétrer ; enfin on nous laissa, et rapidement nous nous endormîmes. Mon sommeil, fort agité, s'entrecoupa de nombreux réveils, dus à ce maudit lait de chamelle... Ah ! que monsieur Naimon avait eu raison de me prévenir ! Mais pouvais-je croire à une telle force purgative ?

Au matin :

« Slimane, partons-nous à cheval ou à pied ?

— À pied ; c'est là, tout près ! »

Déjà depuis longtemps des rabatteurs — une cinquantaine — se sont mis en route pour battre la montagne.

Barca, le nègre du caïd, s'apprête à nous suivre, portant dans une musette les reliefs du dîner de la veille destinés au déjeuner du jour.

Nous-mêmes n'attendons plus que le signal du départ.

Comme le mouflon est un animal très méfiant, il faut, en le chassant, se couvrir de vêtements dont la nuance se confonde le plus possible avec celle du sol. Aussi M. Naimon disparaît entièrement dans une « djellaba^[4] »

marocaine de teinte grise et neutre. Pour moi, mon complet couleur feuille morte doit suffire. En route !

Quels marcheurs que Slimane et Barca ! Ils avancent dans la plaine avec une légèreté inouïe, à travers les ronces et les alfas. M. Naimon les suit sans peine ; moi, tout de suite, je perds du terrain ; sûrement ils me sèmeront plus tard, dans la montagne ! Nous y voici pourtant. Devant ces ravins aux flancs escarpés et ces pentes inclinées qu'il va falloir escalader (Dieu sait à quelle allure !) mon courage faiblit ; je songe à demander grâce. Eh bien, non ! mon amour-propre me soutiendra. Mais quelle pénible ascension ! Comme l'attelage du coche autour duquel bourdonnait la mouche, je « ... suais, soufflais, étais rendu ».

De temps en temps, Slimane s'arrêtait, se retournait vers moi, son doux sourire relevé d'une pointe de moquerie. Puis il repartait, s'éloignant de plus en plus. Quant à Barca, qui ne quittait pas son maître, bien que nu-pieds, il sautillait de roc en roc et les pierres les plus pointues ne semblaient nullement l'incommoder : quelle épaisseur de calus le préservait donc ? M. Naimon se maintenait à leur hauteur. Et moi, mesurant d'en bas la distance qui me séparait d'eux, je les suivais d'un regard d'envie. Enfin je les vis s'installer, tout en haut, sous un grand diable de rocher qui surplombait. Allons ! un dernier effort !... M'y voilà, enfin, ouf ! Ô douceurs d'un repos péniblement gagné ! Avec volupté, je m'affalai auprès du « gachouch ^[5] » froid, servi sur une dalle. Exquis, le déjeuner ; et combien délicieuse l'eau pure que j'avais la profonde satisfaction de boire, servie par monsieur Barca qui l'allait puiser à une source coulant au pied de la montagne, tandis que je ressentais l'égoïste bonheur chanté par Lucrèce, dans des vers, dont la traduction, — un peu libre, — pourrait être :

Ah qu'il est doux de ne rien faire
Quand tout s'agite autour de vous !

Du café à l'arabe, bouilli sur du feu d'alfa, une goutte de cognac versée de la gourde de M. Naimon, achevèrent de me remettre de mes fatigues.

Après quoi ce fut l'heure de se poster. Me postant, par une délicate attention pour mes jambes lassées, à l'endroit même où nous avions déjeuné, les autres s'éloignent, je ne sais où.

Voyons ; mon fusil est chargé ? oui ; parfait ! chevrotines à gauche, balle à droite. Tout est bien : qu'ils y viennent maintenant, messieurs les « arouïs ! ^[6] »

Étendu derrière le rocher, prévenu du reste que j'en ai pour une demi-heure au moins d'attente, je laisse errer mon regard mollement devant moi. Je prête à ce qui m'entoure une attention médiocre ; peu m'importent ces mamelons, ces plateaux, même ce piton pointu, d'un noir métallique patiné de vert et brillant sous le soleil, — montagne de sel, pourtant ! — la boutique où Slimane et ses administrés s'approvisionnent d'assaisonnement pour leurs tadjinns ? Bah ! je sais ce que c'est ! Pensons à autre chose. Et je monologue. Une chasse au mouflon dans le Sud Oranais : Hé ! ce n'est pas ordinaire. Qu'ils seront « bleus » les petits camarades ! Et maman, donc ! Je l'entends me dire : « Comment, René, c'est toi qui as tué cette bête ? » car j'en tuerai un ; j'en rapporterai la peau à maman...

Tiens, mais qu'ai-je entendu ? Soulevons-nous un peu sur les coudes, pour voir. Rien ; je n'entends plus rien ; je ne vois rien. Trop longue cette attente. Recouchons-nous. Là ; on est bien ainsi ! mais où en étais-je donc de mon rêve ? Oui, la stupéfaction de maman, lorsque je lui montrerai la peau du mouflon que je vais tuer...

Cette fois, je ne me trompe pas ; j'ai bien entendu quelque chose ; des cris lointains, dirait-on, là, sur ma droite ? Mais... c'est un, deux, trois, quatre mouflons qui se suivent. Vite en joue. Ils approchent ; ils passeront à peine à soixante mètres de mon poste. Voilà le moment : feu ! Encore feu ! oh les sales bêtes ! Je les ai manquées ; les voilà disparues dans un bas-fond ; impossible de les suivre. Hélas ! Adieu les mouflons et leurs peaux, et l'admiration des camarades, et l'orgueil de maman. Être bredouille et l'avoir eu si belle !...

Pan ! pan ! pan ! pan !

Quatre coups partent derrière moi ; cris, appels. Bien que ce soit imprudent, je n'y tiens plus ; je cours de ce côté et j'aperçois, à deux cents mètres au plus, M. Naimon, assis fièrement sur la croupe d'un mouflon qu'il vient d'abattre. Que je l'enviai ! Slimane, lui, avait disparu, sur les traces d'un autre « arouï », me dit-on, lequel, touché à deux reprises, était

tombé sur les genoux, perdant son sang, puis soudain, relevé d'un bond désespéré, avait retrouvé la force de s'enfuir.

Il revint un peu plus tard, le caïd au doux sourire ; son mouflon courait encore : ce fut ma consolation. J'en eus deux autres : d'abord le cadeau que M. Naimon me fit de la dépouille de sa victime ; ensuite le plaisir que je goûtai, le soir même, de manger du mouflon. Sa chair me parut peu différente, comme goût, de celle du bœuf. Il aurait fallu, il est vrai « l'attendre » un peu ; mais nous n'en avions pas le temps. J'en mangeai avec plaisir, mais combien j'aurais été plus heureux si j'avais pu m'enorgueillir de l'avoir tué !

Enfin ! on ne saurait tout avoir.

1. ↑ La galette des Arabes, leur pain, est de pâte non fermentée. Elle se fait parfois avec de la farine de froment très pure, mais beaucoup plus souvent avec de la grossière farine d'orge, pleine de son, simplement pétrie avec de l'eau et légèrement durcie. Du pain *complet*, comme on voit.
2. ↑ Avoir une grande tente est signe de richesse et de race. On dit : un homme de grande tente.
3. ↑ Chorba, soupe au mouton, épaissie de vermicelle.
4. ↑ Djellaba, vêtement marocain fermé avec deux demi-manches, et capuchon.
5. ↑ Le gachouch est une poitrine de mouton rôtie.
6. ↑ El arouï — le mouflon.

XI

**Les Arbaouat. — Aïn Khorima. — Si el hadj ben Ameer. —
Kerahda. — La montagne de Sel. — La pierre écrite. — Ksar
el Ahmar. — Méchéria. — Géryville.**

27 novembre. — Entre El Abiod et les Arbaouat, la route traverse le Djebel bou Noukhtar par le col de Ziarra, — *Teniet ez Ziarr*, — au nom duquel se rattachent bien des légendes. Il ne pouvait en être différemment, dans ce pays si rempli du souvenir de Sidi Cheikh.

Jaloux de voir qu'à lui seul étaient réservées les faveurs et les attentions de tous, craignant que la faiblesse de leur père, pour lui, n'allât jusqu'à les déshériter en sa faveur, les frères du saint homme conçurent à son encontre une haine si violente qu'ils décidèrent entre eux de le tuer.

Un jour donc qu'il se rendait à l'ermitage de Si bou Tkhill, ils le devancèrent au col des Ziarra et, se cachant dans les rochers, attendirent qu'il passât pour le mettre à mort.

Sitôt qu'il fut près d'eux, ils s'élancèrent le menaçant de leurs poignards levés. Mais lui, sans aucunement s'émouvoir, se laissa glisser en bas de sa jument. Au seul contact de ses pieds, la terre s'ouvrit, le reçut dans son sein, puis se referma sous les yeux mêmes des assassins demeurés stupides.

La jument continua son chemin au galop.

Lorsqu'elle fut arrivée à la sortie du col, la terre se déchira et Sidi Cheikh surgit devant elle si brusquement que, renâclant de terreur, elle fit, de côté, un si violent écart que ses pieds de devant, arc-boutés contre le rocher, s'y marquèrent profondément. Leur double empreinte s'y voit encore aujourd'hui, de même que, à la place où il avait disparu, la terre ne s'est jamais complètement refermée. Enfin, un peu plus bas, également, se

distingue encore fort nettement la trace des genoux du marabout, alors que, sauvé de tout danger, il s'était prosterné pour rendre grâce à Dieu.

Jamais, depuis lors, le pieux « cheikhi » ne dépasserait un de ces trois points sans se recueillir un moment et sans apporter au « redjem^[1] » élevé auprès de chacun d'eux, une pierre en témoignage de sa vénération.

Voilà ce que j'appris de M. Naimon, tandis que, escortés de Slimane, nous suivions un des nombreux affluents de l'oued Gouleïta pour aller reprendre aux Arbaouat la route de Géryville. Et comme je manifestais un regret de ne pouvoir retourner du côté d'El Abiod, jusqu'à ces traces de prodiges lointains :

« Je les ai vues, moi, me répondit-il ; je puis donc vous assurer que vous n'y perdez rien. Des trous quelconques dans le rocher ; quelque chose comme les « Pas de Roland » dans les Pyrénées ; tout auprès, des amas de pierres, dans lesquels sont fichés des bâtons noués de sales chiffons. La légende, qui seule a du charme, ne peut qu'être gâtée par la réalité. Les *Arbaouat*^[2]. — Deux villages sur les bords de l'oued Gouleïta.

El Tahtani, Arba-le-Bas, le plus important, est défendu par un mur d'enceinte très élevé, avec meurtrières, mâchicoulis au-dessus de la porte, et bastions d'angle. Ses jardins, qui s'étendent le long de la rivière, produisent abondamment raisins, grenades, abricots, pêches et figues, tous fruits très appréciés à Géryville, dont ils forment le dessert habituel à la fin de l'été ; quelques centaines de palmiers donnent des dattes qui ne mûrissent jamais.

El Foukani, — Arba-le-Haut, — s'étage en amont, tout à fait misérable.

L'origine des Arbaouat remonte au quinzième siècle, comme je l'ai dit ailleurs, à l'époque où les Bou Bekria, ancêtres des oulad Sidi Cheikh actuels, s'établirent dans le pays.

Si Maamar ben el Alia, chef de la famille, fit élever quelques gourbis pour ceux de ses serviteurs préposés à la garde des grains. Mais la discorde se mit plus tard entre ces habitants du premier ksar. Ni plus ni moins que leurs maîtres, ils se séparèrent en deux fractions ennemies. D'où une série de luttes intestines dont profita un troisième larron : les tribus marocaines qui formaient ce qu'on appelait le « Zegdou, — confédération qui existe encore aujourd'hui et qui nous cause des ennuis actuellement, du côté de Figuig, — pillèrent et détruisirent leur village^[3].

Le malheur, au lieu de les rapprocher, les sépara définitivement. Ils se construisirent deux villages rivaux qui, dans la suite, faillirent avoir le même sort que le ksar primitif.

Le bey d'Oran, Mohammed el Kebir, — celui qui échoua devant Taouïala, — vint, avec ses Turcs, camper entre les deux Arba, et en entreprit le siège. Mais le jour où il décida l'assaut, des nuées noires s'échappèrent en tourbillonnant de la koubba où était enterré Si Maamar, et, fondant avec un fracas horrible sur le camp ennemi, saccagèrent tout, projetant sur le sol les soldats turcs et leur chef.

Mohammed el Kebir, devant cette intervention posthume du fondateur des Arbaouat, jugea prudent de ne pas insister ; il s'enfuit prestement avec son armée.

La koubba de Si Maamar avait été construite par les soins de Si ben ed Dine, fils et successeur de Si el Hadj ed Dine, en même temps que les tombeaux de deux autres de ses ancêtres.

Si ben ed Dine, fort égoïstement, ne s'était préoccupé que d'honorables marabouts de sa propre famille, sans même songer à Si bou Tkhill, qui, cependant, grâce à Sidi Cheikh, avait trouvé aux Arbaouat un refuge pour sa veillesse extrême.

Dédaigné de son vivant, le pauvre ermite d'El Abiod était encore oublié après sa mort. Une telle injure lui sembla trop cruelle ; elle empoisonna le bonheur dont il jouissait au paradis de Mahomet. Si bien que, reprenant sa forme humaine, il apparut à Si ben ed Dine et lui fit les reproches les plus vifs sur son manque d'égards.

Si ben ed Dine n'était pas un mauvais homme ; il avait péché sans préméditation. Il s'empressa donc, pour être agréable à Bou Tkhill, de faire élever, au-dessus de sa tombe, la quatrième des koubbas qui, encore aujourd'hui, protègent les deux ksour.

Malgré les liens qui les unissaient autrefois aux Oulad Sidi Cheikh, les gens des Arbaouat ne subissent plus guère l'influence des descendants de leur fondateur ; ils en furent même, à plus d'une reprise, les adversaires.

Le caïd actuel est un jeune homme. Il y a peu d'années seulement que son père se démit en sa faveur. Prévenus de notre arrivée par un envoyé de Slimane, ils s'étaient avancés tous deux à notre rencontre. Le vieux portait

fièrement, piquée sur le côté gauche du burnous, la croix de la Légion d'honneur. D'apparence vigoureuse, malgré ses cheveux blancs, il présentait cette particularité curieuse que son profil ressemble étonnamment à celui de Henri IV. Ce fut un courageux et fidèle serviteur de la France pour laquelle il a combattu à plus d'une reprise. Il montrait avec quelque fierté un sabre d'honneur que lui donna, en 1871, le Gouverneur général, en récompense de services rendus. Deux ans après, ce fut un fusil d'honneur qu'il obtint.

« Henri IV », comme on l'appelait par plaisanterie à Géryville, et son fils nous accueillirent hospitalièrement. Ils insistèrent ensuite fortement pour nous faire accepter la diffa, le soir, à Aïn Khorima. Nous avons refusé, nous réjouissant de manger de notre cuisine.

Au départ, adieux émus au doux Slimane et remerciements ; il se charge de nous faire parvenir le jour même, à notre gîte, la peau du mouflon tué par M. Naimon. Peut-être même nous l'apportera-t-il lui même si le bruit qui court d'une convocation immédiate des caïds, à Géryville, est fondé...

Retour dans l'alfa pour tout de bon ; l'alfa ! presque de la verdure, comparé aux plantes sahariennes.

Nous remontons encore un moment l'oued Gouleïta, puis nous le laissons sur notre gauche. Quelques puits sont, paraît-il, disséminés dans cette vallée. À ce sujet, M. Naimon me conte l'histoire suivante, qui montre bien le peuple partout aussi facilement crédule au fantastique.

« Des maçons, revenant d'El Abiod où ils avaient travaillé à la construction du bordj, s'étaient arrêtés auprès de l'un de ces puits. Dans la nuit un compagnon disparut. Ses camarades, après l'avoir cherché vainement, durent rentrer sans lui, le lendemain. Comme il faisait chaud, peut-être avait-on bu plus que de raison, ou bien le pauvre homme vivait-il en proie réellement à quelque sombre désespoir ? Toujours est-il qu'il s'était jeté dans le puits : un berger retrouva, plusieurs jours après, son corps surnageant.

« Chassant de ce côté, dans la suite, je m'étais installé moi aussi, en cet endroit, et après dîner, paisiblement endormi sur un lit d'alfa, lorsque, vers minuit, je fus réveillé soudain par mon spahi tout tremblant : « Écoute...

disait-il, tu n'entends pas le maçon « qui pleure ? » J'eus beau prêter l'oreille : seul le siroco gémissait, de façon lugubre, il est vrai, à travers la plaine.

Aïn-Khorima. — Non pas aux puits d'Aïn-Khorima creusés plus à gauche, contre une vraie forêt de lauriers-roses, mais auprès d'une maisonnette, sur la route, nous attendaient Degmoun et Gourari...

Il était trois heures et demie ; Congo avait le temps de nous faire à dîner...

« Avec quoi, ma lieutenant ? »

— C'était vrai : nous n'avions rien !... Allons chasser. »

Peu de temps après deux perdrix, dont une due à mon adresse personnelle, étaient apportées : de quoi faire un pot au feu très délicat. Avec cela des pommes de terre au lard fourniraient le légume ; restait simplement à trouver le rôti. Nous repartons dans l'alfa. À mes pieds déboule un lièvre ; je lui tire mes deux coups, mais avec tant de précipitation qu'il n'en accuse pas la moindre gêne. Heureusement les sloughis l'avaient vu et s'étaient élancés. Ils le poursuivaient avec vigueur, lorsque soudain, à leur nez, il disparaissait dans un trou, sous le rocher. Tout en courant nous approchâmes ; M. Naimon, s'étant jeté à genoux, introduisit le bras allongé dans l'étroite ouverture sans pouvoir atteindre le fugitif.

« Attendez-moi là et surveillez-le ! »

Puis courant vers l'oued, il en revint sans tarder, armé d'un long bâton de laurier, qu'il enfonça dans le terrier :

« Je le sens, il est à nous ! »

Appuyant son bâton dans le fond, il le fit tourner un moment entre ses mains et le ramena brusquement à lui : le malheureux lièvre, pris par les poils et la peau, était littéralement enroulé à l'extrémité.

« C'est ce qu'on appelle faire tire-bouchon », ajouta, en riant, M. Naimon.

Nous le mangeâmes rôti tout entier, à la façon du « messaouar » : pas mauvais ; je vous le recommande. En pensée nous l'arrosâmes d'excellents crus. Le décor y prêtait : la baraque où nous dînions avait été bâtie par les « zéphyr »^[4] qui ouvrirent la route. Un loustic de la bande charbonna, sur

les murs, des chais supportant des rangées de tonneaux marqués des plus grands noms de l'armorial des vins de France et même de l'étranger.

29 novembre. — Brrr ! quel froid ce matin, par ce temps gris et triste. Nous nous sommes arrêtés à plusieurs reprises pour nous réchauffer aux flammes de touffes d'alfa auxquelles nous avons mis le feu.

Tourné à l'Est, en abandonnant la route vers le quarante-cinquième kilomètre.

Ce village, là-bas..., dressé sur la rive gauche de l'oued es Seguia, c'est *Si el Hadj ben Amer*.

Depuis qu'il fut rasé par les tribus du Zegdou, il ne s'est qu'imparfaitement relevé de ses ruines. Car, moins généreux que ses voisins des Arbaouat ou de Ghassoul, le marabout qui dort sous cette belle koubba, au milieu du cimetière, n'a point voulu secourir par quelque nuée vengeresse le ksar qu'il fonda, auquel il donna même son nom. Sans doute que ses enfants méritaient leur sort, juste châtiment de leurs nombreux péchés.

Le digne Si el Hadj ben Amer fut le premier maître de Sidi Cheikh. C'est lui qui forma son enfance, le gardant auprès de lui jusqu'à l'âge de sept ans. C'est lui également qui le fit envoyer auprès de Sidi Abd er Rahman. Il acquit ainsi la gloire d'avoir été le premier à pressentir les hautes destinées réservées à cet enfant.

À peu de distance de Kerakda, l'oued es Seguia, se réunissant à l'oued Ksar el Ahmar, forme une large rivière, au lit en partie boisé, qui, coupant droit à travers le Djebel el Ghiar par une brèche colossale, va lécher les jardins de Kérakda et, plus loin, contribuer à former l'oued Seggueur.

Sur un mamelon plus élevé, un amas de ruines dont quelques-unes seulement sont habitées par deux ou trois familles des Laghouat du Ksel, voilà *Kerakda*. C'était cependant autrefois un village riche et puissant. Mais lorsque la chamelle blanche qui portait le corps de Sidi Cheikh arriva sous ses murs, et qu'elle ralentit un peu sa marche, les gens du ksar, craignant qu'elle ne s'arrêtât chez eux, supplièrent :

« Ô grand Saint, ô Sidi Cheikh, notre père, ne choisis pas Kerakda pour l'emplacement de ta tombe. Sans quoi tes enfants viendront s'y installer et nous serons obligés de nous en aller. »

La chamelle, à ces mots, se redressa et continua son chemin sur El Abiod. Mais la malédiction du mort s'étendit depuis ce jour sur le village dont les pierres entassées peuvent seules aujourd'hui témoigner de l'antique puissance.

Déjeuner frugal ; aussitôt après, mise en route pour *El Melah* — le sel.

Quatre à cinq kilomètres dans l'alfa sous la brume froide qui commence à tomber. La montagne, dont le piton noir est d'abord seul visible, émerge peu à peu. Les irisations de ses flancs, recouverts par endroits de blanches floraisons salines, font penser à quelque gigantesque palette, aux couleurs mélangées de larges plaques de gouache.

Au pied même coule un ruisseau saumâtre auprès duquel des moutons, — des prés-salés pour sûr, — paissent une herbe courte et rare.

L'envie nous prend de grimper au sommet. Ascension fatigante. Sur le sol marneux, nu, rendu glissant par la pluie, on n'avance qu'en se cramponnant nerveusement pour ne pas dégringoler dans quelque trou. De-ci, de-là, le sol fendu découvre des rochers de sel gemme ; ou bien des excavations s'entrebâillent, laissant apercevoir des stalactites d'un blanc immaculé.

Sur l'autre versant, Tiout et Leïla, qui nous ont suivis et qui tirent la langue, apercevant une miniature de lac empli d'une eau claire et pure, s'y précipitent pour lapper à leur aise : affreuse déception : « Pouah ! que c'est amer ! »

Tout confus ils sortent en se secouant, et, sur leurs poils, l'eau bientôt évaporée laisse un dépôt blanc ; des sloughis poudrés à frimas !

Au retour, passé près d'un douar. À une femme soignant le cheval de son maître et seigneur nous demandons du lait. Souriante, gracieuse, elle rentre dans la tente et rapporte, avec un couffin de dattes, un vase de lait.

Après avoir bu, nous lui donnons une pièce blanche. De joie elle appelle ses amies des tentes voisines pour la leur montrer. Aussitôt nous sommes entourés, assaillis ; toutes elles tendent la main, tandis qu'une nuée de marmots pleurent : « Soualdi, sidi, l'muchacho ! »^[5] Après quelques sous jetés aux muchachos, qui se les disputent, nous nous sauvons ; longtemps encore les rires des enfants nous arrivent aux oreilles.

30 *novembre*. — Marché droit sur El Hadjera Mektouba, — la pierre écrite. — Un rocher assez élevé, comme coupé par un plan vertical, sur lequel paraissent de grossiers dessins de personnages et d'animaux.

« Il est de telles pierres, mais beaucoup plus nombreuses, à Tiout, disait M. Naimon. D'autres encore sont disséminées dans le Sud, simplement couvertes de caractères lybicoberbères. Les mêmes pierres écrites se rencontrent chez les Touareg qui sont de race berbère : « Le berbère, comme nos écoliers, aimait écrire son nom partout, pour distraire ses loisirs. S'il en avait le temps et le talent, il ajoutait quelque poésie ; ou bien il dessinait quelque scène de chasse »^[6]. Du reste, voici ce qu'écrivit au sujet des pierres écrites du Sud Oranais un savant qui les a particulièrement étudiées.

« ... Ces pierres présentent un très haut intérêt au point de vue de l'évolution des races humaines et nous permettent de reconstituer la vie et les mœurs de nos prédécesseurs africains.

« À Tiout, à Moghar, à Ksar el Ahmar, elles représentent des personnages assez nombreux, des scènes de chasse : les hommes, la tête parée de plumes, ceints d'écharpes, sont armés de flèches et d'arc. Là, un d'entre eux tient une hache emmanchée, dont la silhouette dessinée rappelle certaines armes de peuplades encore sauvages. Les représentations des animaux y pullulent ; beaucoup de races aujourd'hui éteintes ou disparues de ces régions y sont représentées. Ce sont des éléphants, des hippopotames, des rhinocéros, des buffles à grandes cornes, animaux dont la plupart se retrouvent, en des espèces sans doute voisines, sous les climats chauds et humides de l'Afrique équatoriale. Mais ce sont des espèces vivant sous des climats bien différents de celui de l'Algérie, c'est la faune des rives des grands lacs et des grands fleuves équatoriaux.

« À ces dessins d'animaux d'espèces disparues se joignent des séries de gravures représentant des types vivant encore dans ces parages, antilopes nombreuses, félins, quelques rares singes et plusieurs oiseaux : l'autruche, remarquablement saisie, et une sorte d'ibis.

« ... Près de ces monuments se rencontrent aussi des stations préhistoriques, des ateliers de taille de silex...

« On voit, à l'aide de ces documents, le grand Atlas oranais occupé successivement, sous un climat chaud et humide, par des races dont l'industrie, d'abord toute primitive, se modifie, s'affine, et qui parviennent plus tard à donner des figures représentatives de ce qui les entoure et les captive, et cela quelquefois avec passablement d'art.

« Puis après une lacune énorme dans le temps, ces mêmes gravures se surchargent de signes d'une autre race, de caractères jusqu'à présent peu déchiffrables : *inscriptions rupestres*.

« À ces caractères en succèdent d'autres encore, des lettres *lybico-berbères* très pures, de larges inscriptions. Celles-ci atteignent l'histoire ; il y a quelques siècles seulement qu'elles sont tracées... » [\[7\]](#)

Tout en causant, nous suivions l'oued Ksar el Ahmar. Il passe au pied d'une haute falaise rouge qui lui a sans doute donné son nom, Ksar el Ahmar, le village rouge. Non qu'il y ait des traces d'un ksar ancien ; mais la falaise, de loin, donne en effet l'illusion d'un ksar en pisé rougeâtre.

Halte et repos de quelques heures, un peu plus bas que Hadjart Mektouba, auprès d'une source fortement magnésiée. Désireux de rapporter à mon oncle quelque gibier, j'entraîne M. Naimon à courir l'alfa une dernière fois, le fusil dans le bras. J'ai la chance de tuer un lièvre, une perdrix, et, embusqué dans les tamarins de la rivière, deux ramiers. Même en revenant de la source je démonte un pivoit. Congo se précipite, ramasse l'oiseau, l'égorge et lui arrache quelques plumes vertes : ça porte bonheur aux musulmans, paraît-il, et vaut mieux, pour cela, que, chez nous, la corde de pendu. La raison de cette croyance ? C'est que le vert est la couleur du Prophète. Le vert, couleur de l'herbe, du feuillage, des orges et des blés naissants, symbole du renouveau ! Le Prophète pouvait-il mieux choisir, pour sa couleur préférée dans ces pays nus et brûlés ?

Départ définitif à midi. Suivi d'abord, dans la montagne, un véritable sentier de chèvre parfois à pic au-dessus de l'oued Ksar el Ahmar, parfois perdu au milieu d'un chaos de rochers d'où s'élancent des pistachiers et des genévriers. Après quoi, successivement, une étroite vallée, une prairie, un marais, des jardins que cultive un vieux « négro ». Enfin, nous voici dans une large vallée, où s'élèvent comme des verrues rocheuses, où traînent, comme de colossales chenilles, les plissements montagneux. Une haute

muraille domine le tout : Bou Derga, Ksell, Oustani, c'est vous que je revois de nouveau !

Adossé au pied du Bou Derga, un ksar semble en essayer l'assaut : Mecheria, dit « le petit » par opposition avec l'autre Mecheria, poste militaire important sur la voie ferrée d'Ain Sefra.

Ignobles maisons, ruelles horribles, des murs demi-écroulés dominant des jardins mal entretenus le long d'un oued garni de lauriers-roses ; quelques koubbas mal blanchies, tombeaux de personnages d'importance secondaire : voilà Mecheria.

À peine si nous ralentissons un peu notre allure en passant. Puis, rapidement, nous filons sur la route, très bonne à partir du col.

Les kilomètres disparaissent ; plus que dix, neuf, huit, moins encore à franchir. Voici les arbres de l'Aïn Mérirès dont la source, captée, alimente d'eau Géryville. Enfin, voilà Géryville lui-même.

Derrière nous Gourari et Congo chantonnent dans un ton mineur : Congo et Gourari sont heureux de rentrer.

Moi aussi, pour le moment ; pas pour longtemps, j'espère.

MICHEL ANTAR.

FIN.

1. ↑ *Redjem*, tas de pierres commémoratif. — *Cheikhi*, affilié à l'ordre religieux fondé par Sidi Cheikh.
2. ↑ *Arbaouat*, pluriel régulier de *Arba*.
3. ↑ Ce sont ces tribus marocaines (Douï-Menia, Beni Guill, etc.) et les Beraber qui viennent d'attaquer (2 septembre) un de nos convois de ravitaillement pour l'extrême Sud, à El-Moungar. Le combat dura toute une journée. Nous y avons perdu deux officiers et trente-cinq hommes. Il y a eu en outre quarante-sept blessés.
4. ↑ Nom donné aux soldats des bataillons d'Afrique.
5. ↑ « Des sous, seigneur, à l'enfant. » Muchacho est un mot espagnol très employé dans le dialecte arabe de l'ouest.
6. ↑ *Sur le Niger et au pays des Touareg*, lieutenant de vaisseau Hourst.
7. ↑ G.-B.-N. Flamand, *Le grand Atlas oranais et les régions limitrophes*.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Ernest-Mtl
- Havang(nl)
- Kaderousse
- Cantons-de-l'Est
- Acélan
- Laurent Jerry
- Stamlou
- Grrrrrrrrrrr
- Toto256
- Vieux têtard
- Guillaumelandry

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)